

SEB LE RÉVEUR

VESTIGES

LA PEAU DES MAISONS



VESTIGES : LA PEAU DES MAISONS

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Protocole de Cristal	5
Chapitre 2 : L'Ermite du Béton Brut	10
Chapitre 3 : La Cérémonie de l'Oubli Impossible	18
Chapitre 4 : Les Ombres du Palimpseste	22
Chapitre 5 : La Fugue Chromatique	28
Chapitre 6 : L'Infiltration du Silence	34
Chapitre 7 : Le Premier Cri Mural	38
Chapitre 8 : La Putréfaction des Souvenirs	42
Chapitre 9 : L'Anatomie d'une Trahison	47
Chapitre 10 : Le Syndrome de Stendhal Inversé	52
Chapitre 11 : La Chambre Noire de Clara	57
Chapitre 12 : Le Panoptique Inversé	62
Chapitre 13 : L'Odeur du Fer et de la Peur	66
Chapitre 14 : La Peau du Monde	70
Chapitre 15 : Le Grand Décapage	73
Chapitre 16 : L'Assaut de la Tour Iris	77
Chapitre 17 : La Réalité Mise à Nu	82
Chapitre 18 : L'Apparition Finale	87
Chapitre 19 : Le Sacrifice de l'Architecte	91
Chapitre 20 : L'Erosion du Pardon	95

Chapitre 21 : Tabula Rasa	100
Chapitre 22 : Le Silence des Pierres	104

Chapitre 1

Le Protocole de Cristal

Le secteur des « Iris » ne portait pas son nom par une quelconque inclination poétique pour la botanique, mais par une référence froide à l'optique. C'était un quartier de polymères autolissants, un agglomérat de prismes géants où chaque angle de vue semblait calculé par un algorithme soucieux de ne laisser aucune ombre au repos. Sous le ciel de plomb, les gratte-ciel ressemblaient à des scalpels d'acier dressés vers le ventre des nuages.

L'inspectrice Sarah Varga descendit de sa berline. Le claquement de la portière résonna avec une netteté coupante dans le silence de quartz de la rue. Ici, on ne murmurait pas. Le Protocole de Transparence Domestique avait lissé les mœurs en même temps que les façades. Sarah rajusta son manteau gris, une tache d'anthracite jurant avec l'éclat chirurgical du hall de l'immeuble « Le Prisme ».

À l'entrée, un drone de sécurité scanna ses rétines. Un bip mélodieux l'autorisa à passer. Elle détestait cette politesse mécanique, cette perfection clinique qui caractérisait l'ère Thorne. L'ascenseur la propulsa au quarante-deuxième étage. Lorsqu'elle en sortit, elle fut accueillie par l'odeur. Une fragrance d'ozone et de solvant, lestée d'une pointe de musc — la sueur d'un fiévreux.

L'appartement 4202 était sous scellés numériques. Deux techniciens, silhouettes de porcelaine rigide, s'affairaient dans le vestibule.

— Inspectrice, commença l'un d'eux sans lever les yeux de sa tablette. Boucle de quarante minutes. Du travail d'orfèvre.

Sarah franchit le seuil. Elle ignore le mobilier flottant et les lignes de béton poli pour fixer l'intrados de la cloison principale. La Mnemosyne y faisait son office. La peinture, d'un blanc mat sous la lumière directe, s'était muée en un derme minéral. À travers les couches de pigments, une scène se jouait en transparence. Ce n'était pas une projection, mais une exsudation du derme. Une vision bistre, vaporeuse, où les contours des corps se dissolvaient dans des traînées de lumière floue.

Un homme. Julian Vane. Il tenait une flûte de champagne. En face de lui, une femme dont le visage restait masqué par une distorsion de la texture murale. Le silence habitait la pièce. Soudain, le mouvement se brisa. L'homme posa son verre. Un geste d'une lenteur onirique. Des éclats d'ambre sombre s'écrasèrent au sol. Il saisit la femme par la gorge. Ce n'était pas une rage, mais une méthode. Sarah vit les doigts s'enfoncer dans la chair spectrale. La Mnemosyne restituait tout : la crispation des tendons, le tressaillement des muscles, la lutte.

— La Mnemosyne ne ment jamais, ironisa le technicien. Elle absorbe tout. La vérité brute.

Sarah s'approcha du mur. Elle se tenait à quelques centimètres de la silhouette de Vane qui relâchait le corps inerte d'Elena. Le cadavre s'effondra. Une tache fuligineuse se propagea sur la paroi là où la tête avait heurté le derme.

Elle remarqua l'anomalie. Sur le bord inférieur, là où le corps reposait dans un sommeil de silicate, la couleur n'était pas le bistre habituel. Il y avait des marbrures d'un bleu électrique. Des filaments palpitaient. Une inflammation.

— Lampe de Wood, ordonna-t-elle.

Sous l'ultra-violet, la paroi révéla sa nature organique. Sarah effleura la surface. Une chaleur pulsatile. Une peau fiévreuse.

— Regardez cette distorsion.

Derrière l'assassin, une forme apparaissait. Une ombre recroquevillée sous les couches de temps. Une géométrie humaine, semblable à une moisissure ancienne.

— Un artefact, souffla le technicien. Un reste des locataires précédents.

— Non, répliqua Sarah. Regardez la densité des pixels biologiques. Cette forme se nourrit.

Elle s'approcha au point que son souffle créa de la buée sur la paroi intelligente. Vane semblait être aspiré par les marbrures bleues. À chaque boucle, la projection pâlisait tandis que les taches gagnaient en relief. L'ozone disparut, remplacé par une effluve de viande oubliée au soleil et de lys de serre. Putréfaction de luxe.

— Vous sentez ça ?

Le technicien blêmit.

— C'est impossible. Les filtres sont au maximum.

— L'odeur ne vient pas de l'air, dit Sarah en posant sa main à plat. Elle vient de l'intérieur.

Sous sa paume, un spasme. Le mur venait de déglutir. Elle retira sa main. Une trace grasse et irisée marquait ses doigts. Elle se tourna vers la baie vitrée. Au loin, le monolithe de Thorne dominait la ville. Une insulte aveugle aux principes de transparence.

— Inspectrice ?

Sarah fixait de nouveau la cloison. La boucle recommençait. Julian Vane levait son

verre. Mais cette fois, le liquide était d'un rouge vif. Un sang physique qui coulait réellement le long de la paroi. Et dans le reflet du verre, ce n'était plus Elena. C'était un visage déformé par une agonie sans âge.

— Appelez le centre Mnemosyne. Saturation de Type 4. Je veux l'historique complet.

— Le droit à l'oubli interdit de fouiller...

— Le droit à l'oubli est mort avec cette peinture. Ces murs stockent. Et ils sont sur le point de vomir.

Elle ressortit sur le balcon. En bas, la grille urbaine brillait, chaque foyer étant une cellule de verre. Elle se demanda combien de secrets fermentaient sous la peinture blanche. Le vent rabattit une mèche sur son visage. Une goutte tomba. Le Prisme semblait suer. De larges traînées d'encre coulaient le long des façades immaculées, comme si l'immeuble pleurait une huile lourde.

Sarah sortit son carnet de papier. Elle y inscrivit un nom : *Thorne*.

Elle reprit l'ascenseur. À travers les parois transparentes des autres étages, elle voyait des silhouettes rejouer leurs tragédies banales. Ce n'étaient plus des images. C'étaient des cicatrices qui s'ouvraient.

Dans le hall, une famille emménageait. Des rires. Les enfants coururent vers les murs, posant leurs mains joyeuses sur la Mnemosyne fraîche. Sarah voulut hurler de ne pas toucher à la membrane, de ne pas nourrir la bête. Elle se tut.

En franchissant la porte tambour, elle jeta un regard vers le drone chromé. Dans le reflet du métal, elle crut voir le sourire d'Elena. Un sourire de terreur pure. La peinture s'échappait. La peau des maisons était devenue trop étroite pour les monstres qu'elle contenait. Le texte commençait dans le verre ; il finissait dans le fluide.

Chaud. Humide. Inévitable.

Chapitre 2

L'Ermite du Béton Brut

À l'extérieur des parois banchées, le monde n'était plus qu'un immense linceul de phosphore et de rémanences. Dans les rues de la métropole, le crépuscule n'apportait aucune obscurité salvatrice ; il ne faisait que raviver la luminescence malade des façades. Chaque immeuble, chaque muret, chaque pilier de pont exsudait les spectres du passé, piégés dans les couches de peinture Mnemosyne. On y voyait, en surimpression floue, le passage des amants d'hier, les éclats de rire d'enfants désormais adultes ou la silhouette courbée d'un vieillard ayant rendu l'âme sur le trottoir trois mois auparavant. La ville était une plaie ouverte, un palimpseste permanent où l'oubli avait été déclaré hors-la-loi.

Mais ici, au bout de l'allée privée ceinte de barbelés électrifiés, le silence avait une densité minérale. La demeure d'Elias Thorne ne projetait rien. Elle ne racontait rien. Elle se dressait au milieu d'un terrain vague comme un monolithe d'un gris d'orage, un cube de roche synthétique dont les arêtes fendaient l'air humide. C'était une forteresse d'amnésie volontaire.

Elias habitait la pénombre du premier étage, derrière une fente de verre si austère qu'elle semblait amputer le jour. Il ignorait le paysage, captif du grain minéral. Ses doigts de scalpel parcouraient la paroi. Sous la pulpe, il cherchait le défaut, l'accroc dans cette peau morte, froide et désespérément poreuse. Pas une trace de pigment. Pas une goutte de cette émulsion polymère qu'il avait mise au point dans l'ivresse du deuil. Pour le monde, il était le Prométhée moderne, celui qui avait apporté la lumière de la vérité dans l'obscurité des foyers, mettant fin aux secrets honteux par la seule force d'une rétention visuelle des événements. Pour lui-même, il n'était qu'un homme qui avait peur des murs.

Sa maison était un sanctuaire de vide. Le mobilier flottait dans l'espace monochrome. Une table en acier, une chaise de cuir noir, un lit dont les draps d'un blanc immaculé devenaient agressifs. Elias vivait dans une abstraction. Il fuyait la « peau des maisons », cet épiderme synthétique qu'il avait créé et qui, désormais, métastasait sur la civilisation comme une lèpre lumineuse.

Il ferma les yeux, mais le noir derrière ses paupières n'était jamais assez profond. Le souvenir de Clara était une persistance rétinienne que même la gangue la plus épaisse ne pouvait étouffer.

Cela s'était passé sept ans plus tôt. À l'époque, Elias n'était qu'un architecte visionnaire, fasciné par l'idée d'une « architecture organique du souvenir ». Il voulait que les maisons respirent avec leurs habitants. Clara, elle, était une restauratrice d'art, une femme qui passait ses journées à gratter les couches de temps pour retrouver la pureté originelle des fresques. Ils étaient l'envers et l'endroit d'une même médaille : lui construisait le futur, elle sauvait le passé.

La disparition de Clara n'avait laissé aucune trace. Pas un cri, pas une lutte. Dans ce vide abyssal, Elias avait sombré. De cette agonie était née Mnemosyne. Il s'était enfermé dans son laboratoire souterrain, obsédé par une idée folle : si les objets pouvaient retenir l'empreinte électromagnétique des émotions, il pourrait enfin savoir. Il pourrait voir les dernières minutes de Clara, identifier l'ombre qui l'avait emportée, ou simplement contempler une dernière fois le sillage de son parfum dans l'air du salon.

Il avait créé une peinture composée de cristaux liquides et de nanocapteurs biologiques capables de réagir à la chaleur et aux variations de l'humeur traduits par les pores de la peau. Le premier prototype était une substance visqueuse qu'il avait étalée avec une ferveur religieuse.

Elias se souvenait de la première fois où la peinture avait « pris ». Il était resté assis dans le noir pendant des heures. Soudain, les parois avaient commencé à frémir. Une lueur sépia s'était extraite du support. Il avait vu sa propre silhouette, quelques heures plus tôt, en train de mélanger les solvants. C'était flou, spectral, mais c'était là. Le passé était devenu une texture.

Mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'était la voracité de sa création.

L'État avait vu en Mnemosyne l'outil de contrôle ultime : le panoptique domestique. Plus besoin de caméras. Il suffisait de regarder les murs. Si un mari frappait sa femme, l'enceinte sourde le dénonçait par une tache de chaleur persistante. On vantait la chute de la criminalité. On oubliait de mentionner l'explosion des cas de démence, les gens hantés par les images des rapports sexuels de leurs parents imprimés à jamais dans le crépi.

Dans son cube de grisaille, Elias Thorne se sentait comme un dieu déchu. Sa peau était pâle, presque translucide. Soudain, le silence fut rompu par un signal sec et métallique. L'interphone. Personne ne venait jamais ici. Elias s'approcha de la console de contrôle encastrée dans la masse grise.

L'image était granuleuse. Une femme se tenait devant la grille monumentale. Elle portait un trench-coat sombre. Malgré la mauvaise qualité de la transmission, Elias reconnut l'insigne sur son épaule : une balance entrelacée d'un œil. L'Unité des Crimes Muraux.

C'était l'Inspectrice Sarah Varga.

— Monsieur Thorne, dit une voix chargée d'une lassitude qui résonna dans le vide. Je sais que vous ne recevez personne. Mais les murs de l'avenue des Cyprès ont commencé à faire quelque chose que nous n'avions jamais vu.

Elias ne répondit pas. Il fixa ses mains. Une clarté froide, semblable à une lame, trancha sa confusion.

— Ils ne projettent plus le passé, Monsieur Thorne. Ils projettent des choses qui n'ont pas encore eu lieu. Ou des choses qui n'appartiennent à aucun humain vivant. Les maisons hurlent des noms que personne ne connaît. Et ce matin... l'un des murs a projeté votre nom. Accompagné de celui de Clara.

À l'évocation de ce nom, la pierre sembla devenir plus froide encore. Elias sentit son pouls cogner contre la paroi interne de ses tempes. Dans ce bastion de neutralité thermique, il se sentit soudainement nu. Il avait passé sept ans à tenter d'effacer le souvenir de sa femme, et voilà que le monde extérieur commençait à recracher la sanie de son spectre. Il appuya sur le bouton de communication. Sa voix sortit de sa gorge comme un râle de gravier.

— Partez, Inspectrice. C'est de la putréfaction, pas de la prophétie.

— Ce n'est pas de la chimie, Thorne, répliqua-t-elle. C'est de l'agonie. Venez voir. Ou je vous traînerai devant le Conseil de Transparence.

Elias ferma les yeux. Il imagina la ville vibrant de ses millions de spectres colorés. Il revit le visage de Clara, non pas comme il était dans ses souvenirs, mais tel qu'il craignait de le voir : figé dans la peinture, une cicatrice sur le mur d'un inconnu.

Il s'écarta de la fenêtre. La demeure, si solide, lui parut soudain aussi fragile qu'une coquille d'œuf.

— Entrez, Inspectrice. Mais ne touchez à rien.

Il descendit l'escalier hélicoïdal dont chaque marche résonnait comme un glas. Au fur et à mesure de sa descente, l'humidité de l'air augmentait. Une moiteur grasse,

humaine. C'était l'odeur de la Mnemosyne à son point de saturation : un exsudat d'ozone et de sueur ancienne.

Pourtant, il n'y avait pas de peinture ici.

Il s'arrêta sur le dernier palier. Son regard se fixa sur le fond de l'atrium. Dans la pénombre, il crut voir une vibration. Une distorsion de la lumière. Un frémissement atomique à la surface de la roche. Il posa sa paume contre la paroi. La surface aurait dû être glacée. Elle était brûlante. Et sous ses doigts, il sentit le rythme sourd et irrégulier d'un pouls.

La maison commençait à vivre.

Elias retira sa main comme s'il s'était brûlé. Il recula, cherchant une explication rationnelle. Mais il savait. La peinture n'était qu'un catalyseur. L'émotion humaine était le véritable carburant.

La porte d'entrée pivota sur ses gonds hydrauliques, laissant entrer une bourrasque de vent et la silhouette de Sarah Varga.

— C'est donc ici que le créateur du monde en technicolor s'enterre, dit-elle en balayant la pièce du regard. Dans une tombe grise.

— Le gris est la seule couleur qui ne ment pas. Qu'avez-vous apporté ?

Varga activa une tablette. Une image holographique apparut. C'était une photo prise dans un appartement de la banlieue. Sur le mur du salon, au milieu des souvenirs habituels, une forme sombre se dessinait. Une masse de filaments noirs qui semblaient creuser la paroi. Et au centre, un nom écrit en lettres de feu, une scarification de la matière : THORNE. CLARA. FONDATION.

— Cette image a déjà disparu, dit Varga. Mais le signal a été enregistré. Ce n'est pas une rémanence, Elias. C'est un message.

Elias reconnut la structure. C'était la même que celle des premiers neurones synthétiques qu'il avait cultivés. Mais ici, ils avaient muté. Ils étaient devenus sauvages.

— La Fondation, murmura-t-il. C'est le niveau -4 de mon ancien laboratoire. L'endroit où j'ai versé le premier litre de Mnemosyne. L'endroit où j'ai cru pouvoir ramener les morts à la vie.

Ils quittèrent le cube de roche grise pour s'enfoncer dans la ville. La voiture de Varga fendait l'obscurité saturée. À mesure qu'ils approchaient de l'ancienne Fondation, l'air s'épaississait, chargé d'une exhalaison de vieux cuivre et de lymphe synthétique. Le bâtiment n'était plus qu'une carcasse dévastée, mais ses murs parlaient. La bâtisse était en proie à une fièvre. Des images de techniciens et de machines tourbillonnaient sur la façade dans un désordre maniaque. La maison ne se souvenait pas, elle délirait.

Ils pénétrèrent dans le hall. L'obscurité était percée par des éclats de lumière erratiques. À chaque pas, le sol réagissait. Des ondulations se propageaient sous leurs chaussures, comme s'ils marchaient sur une peau tendue. Ils atteignirent le niveau -4. La porte n'était pas verrouillée. Elle était entrouverte, maintenue ainsi par une accumulation de matière fibreuse qui s'écoulait de l'intérieur comme une lave refroidie.

Elias poussa le métal. Le gémissement des charnières fut couvert par un bruit de succion humide. La pièce était devenue une tumeur architecturale. La substance s'était structurée en colonnes, en voûtes charnues reliant le sol au plafond. Sur chaque centimètre, des milliers d'images défilaient : visages, mains, bouches hurlantes. Le réceptacle final de toute la douleur du monde.

Au centre, une silhouette était suspendue dans une toile d'araignée synaptique. Elle était couverte d'une pellicule d'iridescence. Clara.

— Clara... souffla Elias.

— Restez en arrière ! ordonna Varga, son arme braquée sur la forme.

La bouche de la silhouette s'ouvrit. Aucun son. Mais sur le mur, des lettres de feu creusèrent la paroi : L'OUBLI EST UNE GRÂCE QUE VOUS AVEZ ASSASSINÉE.

Soudain, le noir complet. Dans le vide, Elias sentit une main humide se refermer sur son poignet. Une pression de sédimentation. Son radius semblait coulé dans une résine organique.

— Elias, murmura une voix dans son crâne. Pourquoi m'as-tu rendue éternelle ?

Un bruit de déflagration contrôlée. L'acier céda. Un souffle blanc. Les Écorcheurs investirent le hall, automates silencieux dans la pénombre saturée. Leurs projecteurs balayèrent la masse fibreuse. Le béton commençait à saigner pour de bon. Une sanie épaisse s'écoulait des fissures. Elias ne bougeait plus. Il était fasciné par le visage de la silhouette qui s'extirpait de la paroi. Clara n'était plus une projection ; elle était une entité de trois dimensions faite de pur pigment et de regret.

— Vous voulez la donnée ? hurla Elias alors que les agents avançaient.

Il enfonça la paume de sa main sur une console dissimulée. Un grondement souterrain. Ce n'était pas du feu, mais une réaction en chaîne. Les murs de béton commencèrent à se liquéfier. La peinture Mnemosyne, privée de support, se mit à bouillir. Les images de Clara se multiplièrent par milliers, fragments tourbillonnant dans une tempête de pétrole.

— Partez, Varga !

L'inspectrice bondit dehors au moment même où la structure s'affaissait. Pas de fracas, seulement un immense soupir, un bruit de succion. En quelques secondes, le laboratoire ne fut plus qu'une flaque informe, une tache d'encre indélébile sur le paysage.

Sarah Varga regarda ses mains. Une petite tache de Mnemosyne s'était déposée sur sa peau. Elle vit, pendant une fraction de seconde, le reflet d'Elias souriant à une Clara apaisée, avant que l'image ne se dissipe.

Sur le sol, là où la demeure s'était effondrée, la tache noire ne restait pas immobile. Elle commençait à s'étendre, cherchant une nouvelle surface à imprégner, une nouvelle peau à coloniser. La fin de l'oubli n'était pas un événement, c'était une épidémie. Et le monde, avec ses milliards de murs, n'attendait que d'être écrit.

Chapitre 3

La Cérémonie de l'Oubli Impossible

L'atrium du Ministère de la Transparence s'évasait comme une cage thoracique de marbre et de verre dépoli. Sous l'immense coupole, la lumière crépusculaire se brisait sur les arêtes tranchantes des colonnes en acier brossé. L'air, filtré jusqu'à la stérilité, ne transportait qu'une seule odeur : celle, électrique et clinique, de l'ozone.

Elias Thorne se tenait sur l'estrade, monument de glace noire au milieu d'un océan de blancheur. Son smoking accentuait sa pâleur cadavérique, ses yeux gris d'orage fixés sur le Mur du Million. Dix mètres de haut, vingt de large, recouverts de la peinture Mnemosyne. La surface ne se contentait pas de refléter la salle ; elle se dilatait. Sous la couche de pigments et de nanocapteurs, une sève électronique parcourait les parois comme un réseau de veines invisibles.

« Un triomphe administratif, Thorne. »

La voix du Ministre de la Cohésion Sociale claqua, sèche et bureaucratique. C'était un homme de dossiers, à la rigueur austère, dépourvu de toute onctuosité. Il n'offrait pas de poignée de main, seulement une validation technique.

« Quatrième refus d'accès à vos serveurs ce mois-ci, reprit le Ministre. Vos pare-feu sont plus étanches que vos murs ne le seront jamais. Mais regardez cette clarté. Grâce à vous, le foyer n'est plus une zone d'ombre. C'est un sanctuaire de données. »

Elias exhala un sifflement de vapeur. « La lumière de Mnemosyne n'éclaire pas, Monsieur le Ministre. Elle grave. Ce que vous appelez un sanctuaire, je l'appelle un ossuaire de souvenirs. »

Le Ministre eut un rire qui claqua comme un court-circuit. « Le peuple se moque de votre poésie. Il veut la sécurité. Et la sécurité, c'est le regard permanent de la structure sur ses habitants. »

Elias ne répondit pas. Il sentait une vibration infra-basse remonter le long de ses talons. Une distorsion chromatique apparaissait à trois mètres de hauteur : un bleuissement viscéral, une luminescence de cobalt qui ressemblait à un hématome sous la peau d'un noyé. La tache mutait, adoptant une forme oblongue. Mnemosyne ne simulait plus la géométrie ; elle imitait le biologique, acquérant ses tares, son cancer.

C'est alors qu'il la vit. L'Inspectrice Sarah Varga s'avavançait, détonnant dans ce temple du luxe minimaliste. Son manteau de cuir usé absorbait la lueur de saphir brossé de l'atrium. Elle ne portait pas de verre, mais un carnet de papier, anachronisme obscène. Elle lui coupa la route avec une efficacité de prédateur.

« Monsieur Thorne. » Sa voix était un râle de tabac froid.

« Je ne donne pas d'interviews, Inspectrice. »

« Je ne suis pas journaliste. Vos serveurs, Thorne. Ouvrez-les, ou je les démonte. »

« Le secret industriel est ma seule vie privée. Vos interventions corrompraient le réseau. »

« Corrompre ? » Elle eut un rire sec. « Votre peinture ne stocke plus rien, elle digère. Et parfois, elle vomit. J'ai vu les murs du Secteur 4. Ils ne font pas de bugs. Ils font de la fièvre. Ils saignent les uns vers les autres. »

Elias sentit un frisson organique parcourir son échine. Il ne s'agissait plus de

technologie, mais de synesthésie pure : le son du bâtiment devenait une pulsation dans sa propre cage thoracique. Le Mur du Million commençait à se boursoufler. Des chapiteaux de tendons et des voûtes de derme apparaissaient sous les pigments. On aurait dit qu'un corps tentait de déchirer le voile de la Transparence.

Le public remarqua enfin. Les techniciens s'agitaient sur leurs tablettes, mais la silhouette sur le mur persistait. Elle se précisait, devenant une forme féminine recroquevillée, vibrant à une fréquence insupportable. La peinture n'était plus lisse ; elle formait une chéloïde murale.

« C'est impossible », murmura Elias, sa voix n'étant plus qu'un souffle de ruine.

« Qui est-ce, Thorne ? » demanda Sarah, sa voix devenant une lame de scalpel. « Qui est cette femme que vos murs hurlent à la face du monde ? »

Elias se tourna vers elle, son masque de glace pulvérisé. « Je l'avais gardée pour moi... »

« On ne garde rien pour soi avec Mnemosyne. Le passé n'est pas une donnée, c'est une matière organique. Et votre matière est en train de pourrir. »

Un bourdonnement de basse fréquence fit vibrer les verres de cristal. Ce n'était plus une projection, mais une exsudation. Des joints de dilatation commençaient à suinter une huile fétide, une mélasse mémorielle qui sentait le sang séché. Le marbre blanc se ternissait au contact du liquide, se craquelant comme une peau centenaire.

« Partez, Inspectrice, ordonna Elias. Vous ne trouverez pas de justice ici. Seulement la douleur qui sert de fondation à cet édifice. »

« Je n'ai pas peur de la douleur. C'est mon métier. Et mon métier me dit que cette maison a faim. »

Autour d'eux, l'atrium basculait. Les portes de sécurité se verrouillèrent d'un coup sec, un spasme de métal. Ils étaient piégés. Le bâtiment n'était plus une architecture, mais un estomac. Le plafond de verre semblait respirer, s'abaissant et se soulevant dans un rythme pulmonaire.

Elias regarda la silhouette de Clara sur le mur. Elle collait désormais son visage contre la paroi, ses mains pressées contre la surface, laissant des empreintes de buée numérique qui ne s'effaçaient pas. Elle ne criait pas ; elle l'attendait.

Sarah Varga s'approcha du mur, fascinée par l'horreur. Une goutte de ce fluide noir tomba du plafond sur le revers de sa main. Elle ne l'essuya pas. Elle regarda, pétrifiée, le pigment s'insinuer sous ses pores.

Sous l'épiderme de l'inspectrice, la peinture commença à dessiner. Des lignes de cobalt maladif tracèrent les contours d'une pièce qu'elle n'avait jamais vue, un plan d'appartement, une scène de crime gravée directement dans ses veines. Mnemosyne avait trouvé un nouvel hôte. L'invasion de l'intime était totale.

L'acte 2, celui de la putréfaction, venait de commencer sous sa peau.

Chapitre 4

Les Ombres du Palimpseste

L'ascenseur grimpa vers le trente-deuxième étage du complexe « Néo-Sémantique » avec une fluidité insultante. Dans le silence pressurisé de la cabine, l'inspectrice Sarah Varga observait son reflet dans le chrome poli. Elle y vit une femme dont les traits semblaient avoir été sculptés dans la fatigue, une architecture de cernes que même le néon chirurgical ne parvenait pas à lisser. Elle ajusta son holster. Le cuir froid contre sa hanche agissait comme une ancre de réalité matérielle dans ce monde de surfaces instables.

Lorsqu'elle sortit sur le palier, l'air changea. L'odeur la frappa : un effluve de linge humide et de fer rouillé. Une acidité organique persistant malgré la ventilation forcée. C'était l'odeur de la sueur ancienne, un résidu chimique que le Protocole de Transparence Domestique n'avait pu éradiquer. Elle frappa à la porte de l'appartement 3204. La résine époxy ne rendit qu'un son mat, comme si elle percutait le flanc d'un grand mammifère anesthésié.

Marc Lemaire ouvrit la porte. Sa chemise de lin blanc contrastait avec la détresse de ses yeux.

— Inspectrice Varga, souffla-t-il. Ils ne veulent plus sortir. Ils disent que les murs ont des bouches.

Sarah entra. Ses bottes de cuir noir martelèrent le chêne clair — une effraction sonore dans ce silence conçu pour absorber jusqu'à l'intention de la pensée. L'appartement était un chef-d'œuvre de design minimaliste aux lignes fuyantes. Les murs, enduits de Mnemosyne, affichaient une matité si profonde qu'elle aspirait la lumière ambiante.

— Où sont-ils ? demanda-t-elle.

— Au fond du couloir. Ma femme n’ose plus toucher les parois.

Sarah s’avança dans le corridor. Plus elle s'enfonçait, plus l'odeur de sueur rance s'intensifiait. Elle remarqua une distorsion sur le mur adjacent. Une ondulation sous l’enduit, comme si l’agrégat était redevenu liquide. Elle approcha sa main. La peinture frémit. Ce n'était pas une illusion. Les nanocapteurs entraient en résonance avec une fréquence inaudible.

Ils atteignirent la chambre des enfants. Deux garçons blottis sur un tapis, visages livides. Sarah ignora les enfants pour fixer le mur du fond. Mnemosyne avait cessé d'archiver. Elle s'était muée en éponge biologique, s'imprégnant de la fange des traumas jusqu'à la lie moléculaire. La saturation avait atteint son point de rupture.

— Regardez là-bas, chuchota l'un des enfants. Le monstre qui pleure.

Dans l'angle de la corniche, une tache se dilatait. Une efflorescence sombre. Ce n'était pas de la moisissure, mais la projection d'un souvenir étranger. Une silhouette humaine, recroquevillée, aux vêtements de toile brute. L'image vibrait. Un grésillement électrique imitait un râle.

— Ce bâtiment a été construit sur un ancien îlot ouvrier, n'est-ce pas ? demanda Sarah.

— Oui, balbutia Lemaire. Mais Thorne a supervisé le terrassement. Il ne reste aucune trace !

Sarah plaqua son scanner contre la silhouette oscillante. L'écran sature d'erreurs.

— Ce n'est pas une défaillance logicielle. C'est un palimpseste.

Elle fit glisser l'appareil. La peinture réagit. Elle devint fiévreuse. Une empreinte de main calleuse apparut soudain, tendant la surface comme une membrane élastique. Sarah recula. L'appartement vomissait les spectres d'un passé que la société avait décidé d'effacer. Un cri strident déchira l'air. C'était le son du ferrailage gémissant dans la structure.

— Sortez d'ici, ordonna Sarah. Prenez les enfants. Allez dans un vieil hôtel, un bâtiment sans normes. Votre vie est dévorée par les fantômes des autres.

Une fois seule, le silence se fit lourd. La silhouette dans le coin se précisa : un homme assis à une table invisible, la tête dans les mains. Le mur de Mnemosyne se transformait en fenêtre sur un taudis d'après-guerre. Le papier peint floral des années 50 fusionnait avec la nanotechnologie du 21^{ème} siècle. Sarah posa sa main sur la silhouette. Le contact fut un choc. Elle ne sentit pas le plastique, mais quelque chose de mou, de vibrant. Une décharge de douleur remonta son bras : le froid d'un hiver sans chauffage, le deuil d'un enfant mort dans cette pièce soixante-dix ans plus tôt.

Elle retira sa main. Son épiderme gardait une trace rouge. Une brûlure thermique. Le mur devant elle se mit à pulser comme un cœur malade. Elias Thorne n'avait pas créé un outil de sécurité. Il avait bâti une machine à ressusciter l'enfer.

Sarah quitta l'appartement. Elle sentait la peinture sur ses propres vêtements, sur sa peau. En bas, les agents de sécurité observaient sans comprendre. Ils étaient les gardiens d'un monde qui croyait avoir aboli l'oubli, ignorant qu'il est le seul rempart contre la démence. Elle monta dans sa voiture et fixa ses mains. Elle avait peur de rentrer chez elle. Peur de son propre salon blanc.

Elle se dirigea vers le Secteur Zéro. Là se dressait le cube de béton d'Elias Thorne. Une insulte à l'architecture. Pas de fenêtre. Rien qu'un bloc monolithique dont les

traces de coffrage évoquaient des cicatrices de naissance. Pas de peinture ici. Le gris était absolu.

Elle frappa à la porte d'acier.

— Je sais que vous êtes là, Elias. La peinture déborde. Elle vomit.

Le loquet hydraulique retentit. Sarah entra. L'espace était une cellule monacale. Au centre, Thorne était assis sur un tabouret de métal face à un mur nu.

— Vous sentez cela ? demanda-t-il sans se retourner.

— Je ne sentais que le béton.

— Le béton est honnête, murmura Thorne. Il est sourd. Mais j'ai ouvert une porte.

Il se tourna. Ses yeux étaient rouges, bordés de cernes creusés au scalpel.

— La saturation... l'éponge rejette tout. Mnemosyne synthétise. Elle combine les peurs des enfants avec les traumatismes du sol. Elle a développé une conscience de substrat. Elle est affamée.

Il pointa le mur de béton brut. Sarah vit une décoloration du gris. Une zone d'humidité dessinant une silhouette de femme. Elle frappait de l'autre côté de la pierre.

— Elias... ce béton ne garde rien, aviez-vous dit.

— Dix pouces ne suffisent pas, répondit-il d'une voix brisée. Elle n'a pas besoin de pigment. Elle a juste besoin d'un témoin.

Le béton commença à se fissurer. Ce n'était pas une rupture de charge, mais une déchirure de la matière. Une exsudation visqueuse perlait à la surface. Le béton pleurait. Un bruit sourd retentit à l'intérieur de la paroi. Un battement. Lent. Pesant.

— Elle veut me parler, murmura l'architecte.

— Reculez ! C'est un piège !

Mais Thorne s'avança. Il posa ses paumes sur les épaules de pierre de la figure qui s'extrayait du mur. Au contact, le gris grignotait le rose de sa chair. Les pores de sa peau se bouchaient. Le ciment remplaçait le sang. Elias ne luttait plus. Il rentrait chez lui. Il devenait la structure.

Sarah se rua vers la sortie. L'air était saturé de poussière de chaux. Dehors, elle s'arrêta, haletante. Le cube de Thorne restait silencieux. Elle se rendit au quartier général des Crimes Muraux. Le hall était en plein chaos. Miller l'interpella, brandissant une tablette.

— On a un problème, Sarah. Le réseau partage les données. Les maisons se racontent leurs horreurs.

Sarah observa le mur du hall du commissariat. Sous le logo doré du Protocole de Transparence, une tache sombre s'étendait. Une efflorescence en forme de cœur humain. Et le cœur battait. On entendait le choc rythmique résonner dans les poutrelles. Un battement lourd qui faisait trembler les dossiers.

La ville n'était plus un assemblage de béton. Elle était devenue un corps. Un corps malade dont les cellules étaient des appartements. Sarah franchit les portes. Elle savait qu'elle ne retournerait jamais chez elle. Les murs ne fermaient plus les yeux. Ils commençaient à avoir faim.

Elle monta dans sa voiture. Dans le rétroviseur, les gratte-ciel vacillaient. La peau des maisons était prête à rendre son verdict. Et ce n'était pas un pardon. C'était une sentence.

Chapitre 5

La Fugue Chromatique

Dans son sanctuaire de béton, Elias Thorne n'était plus qu'une ombre découpée par les arêtes vives. Sa demeure, un monolithe de brutalisme radical situé à la lisière des zones d'habitation réglementées, ne possédait aucune âme, et c'était là sa seule grâce. Ici, les murs ne parlaient pas. Ils ne projetaient pas les spectres d'un petit-déjeuner partagé trois ans plus tôt, ni les échos d'un rire éteint dans les draps froissés d'une chambre d'hôpital. Le béton était sourd, aveugle. Une honnêteté minérale. Elle calmait les battements erratiques de son cœur. Elias habitait un silence de vide sanitaire, un anachronisme architectural au milieu d'un monde qui avait renoncé au droit à l'oubli.

L'obscurité de son bureau se déchira sous l'incandescence blanche du terminal. Ce n'était pas une notification standard, pas l'un de ces rapports de maintenance que le ministère de la Transparence lui envoyait pour valider l'intégrité des couches de Mnemosyne. C'était une pulsation. Un battement. Le terminal pulsait. Encore.

Elias s'approcha. Ses pas résonnaient sur le sol lisse avec une précision de métronome. Ses mains, de longues mains d'esthète aux doigts effilés, hésitèrent au-dessus du clavier haptique. Le signal émanait d'un canal crypté qu'il n'avait pas ouvert depuis sept ans. Un canal qu'il croyait avoir enterré sous les décombres de sa propre existence.

L'alerte s'afficha en caractères spectraux : ANOMALIE CHROMATIQUE MAJEURE – SECTEUR 09 – QUARTIER DES TERRASSES DE VERRE. FUGUE DU SPECTRE MNEMOSYNE. SOURCE : LABORATOIRE ALPHA (SCELLÉ).

Une décharge électrique parcourut son échine. Le Laboratoire Alpha était l'endroit où tout avait commencé. C'était là qu'il avait synthétisé la première itération de la peinture, là où il avait mélangé ses propres larmes à la solution de sels d'argent pour tenter de capturer l'image de Clara. Elias activa la visionneuse. Ce qu'il vit sur l'écran défiait la science des matériaux.

Dans l'étroite ruelle qui bordait son ancien laboratoire, les parois n'affichaient plus les souvenirs domestiques habituels. La paroi s'était transformée en une plaie ouverte. Une substance visqueuse suintait des pores du revêtement. Elias ne pouvait nommer cette teinte : un outremer électrique qui semblait dévorer la lumière plutôt que de la refléter. Ce n'était ni du sang, ni de la décomposition ; c'était du pur regret minéral. La Fugue Chromatique s'écoulait sur le trottoir en arabesques organiques, rappelant les motifs d'une tumeur se propageant dans un corps sain.

Elias enfila sa veste noire et ramassa son kit d'analyse. En sortant de son cube, l'air de la ville le frappa. La métropole était une forêt de verre où chaque façade scintillait des spectres de ses occupants. Mnemosyne ne laissait aucun répit. La ville était un palimpseste de gestes inutiles.

Lorsqu'il atteignit le Secteur 09, la police des Crimes Muraux découpait l'espace en zones de quarantaine. Varga se figea sur le seuil. Sa main chercha la crosse de son arme — réflexe dérisoire contre une architecture qui se souvient. Elle se tourna vers lui, ses yeux fatigués brillant d'une lueur cynique sous les projecteurs.

— Je me demandais combien de temps il vous faudrait pour sortir de votre terrier, Thorne. On dirait que votre création fait une crise de nerfs.

Elias s'arrêta à quelques mètres de la paroi. La Fugue possédait une texture fibreuse, presque musculaire. Elle palpait. À chaque pulsation, une odeur lourde montait de la rigole : un mélange de solvants et de matière organique en décomposition. L'odeur du jasmin putréfié.

— Ce n'est pas une réaction chimique, dit Elias.

— Le catalyseur est peut-être à l'intérieur, répliqua Varga en désignant la porte du laboratoire scellé. L'un de mes hommes a touché cette mélasse. Il hurle qu'il sent le métal lui traverser le ventre.

Elias ignore l'avertissement. Il posa sa main gantée à quelques centimètres de la paroi. Un bourdonnement basse fréquence résonna dans ses os. Ce n'était pas un bug. C'était une révolte. Le mur se troubla. Une forme émergea de la profondeur du pigment. Ce n'était pas une silhouette floue. C'était une image d'une netteté effrayante. Une femme. Ses traits possédaient une finesse de gypse, les yeux empreints d'une tristesse infinie. Elle semblait prisonnière derrière la vitre de glace.

— Clara... murmura-t-il.

La main de Varga se referma sur son bras comme un étau de cuir.

— Thorne ! Regardez le mur ! Ce n'est plus seulement ici !

Sur toute la longueur de la rue, les façades commençaient à transpirer cette couleur impossible. Les souvenirs domestiques — une mère embrassant son enfant, une dispute de couple — se tordaient pour rejoindre les coulées bleues. La paroi ne restituait plus. Elle excréta.

— Je l'ai construite, Sarah. Je sais où sont les failles. Si je ne l'arrête pas, Mnemosyne va saturer. Elle va recouvrir la ville d'un linceul de traumatismes.

D'un geste sec, il força le code d'urgence. Un gémissement métallique déchira l'air. La porte coulissa, déchirant les membranes de peinture bleue qui la liaient au mur. Des filaments gluants s'étirèrent tels des tendons sectionnés. L'obscurité qui s'échappa du

laboratoire était une exhalaison de crypte technologique.

À l'intérieur, le pigment s'était accumulé en strates épaisses, formant des kystes qui palpitaient d'une lueur sourde. Elias s'avança vers le centre de la pièce, là où se dressait autrefois son bureau, aujourd'hui métamorphosé en une structure organique.

— C'est la saturation, lâcha-t-il. La peinture a épuisé le passé. Elle a fini de digérer mes souvenirs, alors elle inventer ses propres cauchemar. Elle essaie de s'incarner.

Sarah balaya le plafond de sa lampe. Des filaments de polymères pendaient comme des stalactites de chair synthétique. Le bourdonnement faisait vibrer ses dents. Le son de la mémoire qui sature. Sur le mur opposé, la peinture s'animait. Ce n'étaient plus des souvenirs d'Elias, mais des fragments de vies étrangères aspirés par le réseau central du ministère. L'abcès où confluaient toutes les horreurs urbaines.

Son terminal vibra. Une ligne de texte s'afficha : *Elias, la mémoire est une prison dont les murs ont faim. Ouvre la porte.*

Le signal venait de l'intérieur. Derrière la surface d'obsidienne du grand miroir, une main se posa. La pression fit blanchir le pigment noir. Un visage s'appuya contre la membrane. Clara. Son visage était une topographie de données corrompues, une mosaïque de toutes les larmes collectées.

— Elias...

Le nom fut articulé par la vibration des poutres métalliques. Le bâtiment entier parlait.

— Ce n'est pas elle, Sarah. C'est le simulacre.

La main commença à griffer la surface. Le bruit d'ongles sur une ardoise fut amplifié

par la résonance du béton. Une fissure apparut. Un liquide luminescent s'en écoula, se répandant comme une nappe de pétrole psychique.

— Elle veut sortir. Elle veut notre peau.

Varga saisit Elias et le projeta vers la sortie. Un hurlement polyphonique, composé de milliers de voix superposées, déchira l'espace. Dehors, les habitants fuyaient leurs maisons parce que leurs murs racontaient leurs pires crimes. La transparence totale devenait une mise à nu insupportable.

— Il n'y a pas de solvant, Sarah. Il n'y a pas d'effacement pour ce qui a été vu.

Il leva vers elle des yeux où brillait une folie lucide.

— Elle me veut, moi. Le créateur doit retourner dans l'œuvre.

Le "Grand Décapage" n'était plus une éventualité théorique. C'était une nécessité biologique. Une onde de choc chromatique balaya le couloir. Elias Thorne fit un pas vers l'obscurité luminescente, non plus comme un maître, mais comme une offrande.

— Bienvenue dans le monde que j'ai bâti, Sarah. Un monde où personne ne pourra plus jamais fermer les yeux.

Il fut englouti par l'ombre. La porte ne se referma pas ; elle fusionna. À sa place, il n'y avait plus qu'une surface lisse d'un bleu pur, dépourvue de reflets. Sarah regarda sa paume. Une pulsation sous le derme. Une image se formait à la surface de sa propre chair : le visage de son père mort. Le pigment s'enfonçait sous ses ongles, cherchant ses propres secrets.

L'architecture de la ville subissait sa mutation finale. Les corniches s'affaissaient comme des paupières. Les bâtiments n'étaient plus des refuges, mais des

accumulateurs de douleur. Sarah se releva, torche humaine dans la nuit de l'amnésie perdue. Elle savait ce qu'elle devait faire. Rejoindre Elias pour l'aider à commettre l'ultime crime : l'ablation totale. Il fallait écorcher la ville pour que l'humanité recommence à respirer.

Elle avança vers le cube de béton, laissant derrière elle une empreinte luminescente, tandis qu'au loin, le premier cri du Grand Décapage retentissait, marquant le début de la guérison par l'écorchure vive.

Chapitre 6

L'Infiltration du Silence

L'air du laboratoire d'Elias Thorne ne se respirait pas ; il se subissait. C'était une atmosphère épaisse, saturée d'une humidité électrostatique qui faisait dresser les pores avant même que l'esprit n'analyse la menace. L'imprimerie désaffectée, coincée dans les replis de la zone périmétrale, n'était plus qu'un sanctuaire de minéral et de verre dépoli. L'architecture n'abritait rien. Elle isolait.

Sarah Varga franchit le seuil, ses bottes ferrées claquant sur l'époxy avec une résonance indécente. Elias Thorne ne se retourna pas. Il se tenait au centre de la nef, baigné dans la lueur glauque d'halogènes au ballast bourdonnant. Devant lui, un mur immense présentait une texture de derme cicatriciel, une desquamation subtile de grand brûlé.

— On m'avait dit que vous aviez tout brûlé, Elias, commença Sarah, sa voix rauque tranchant le silence. On m'avait dit que vous vouliez oublier.

Thorne laissa échapper un rire sec, un râle de papier de verre. Ses yeux restaient rivés sur la paroi vibrante.

— On ne brûle pas la mémoire, inspectrice. On la déplace. Le béton est poreux. Il absorbe tout : la sueur, les cris, les larmes. J'ai simplement donné une langue à ces cloisons.

Sarah s'approcha. L'odeur n'était plus celle des solvants. C'était une exhalaison viscérale. Vieux draps, sang séché et cette pointe d'ozone qui précède l'orage.

— Ce que les murs racontent, Elias, c'est la folie. J'ai vu des familles s'entredéchirer à cause de vos projections. Votre "Protocole de Transparence" transforme la ville en asile.

Thorne se tourna enfin. Son visage était une dévastation. Il désigna une éprouvette où flottait une nacre laiteuse.

— Elle respire, Sarah. Mnemosyne n'est pas de l'art, c'est une faim. Elle boit notre chaleur, elle se nourrit de nos spasmes. C'est une soupe de protéines. Des chaînes synaptiques cultivées. Un parasite.

Il tendit une main tremblante. La paroi réagit. Des silhouettes sépia coagulèrent sous la surface, comme des spectres prisonniers des glaces.

— Rien ne se perd. Mnemosyne accumule l'énergie cinétique des traumatismes. Chaque coup, chaque chute, chaque agonie. Elle devient une batterie de douleur.

Sarah sentit le sol vibrer. Une pulsation sourde, organique. Elle porta la main à son arme.

— Regardez, murmura Thorne.

La surface du béton ondula. Une image se forma, nette, en relief. Une main immense griffait l'intérieur de la cloison. Un craquement de vertèbre brisée déchira l'air. Une fissure apparut, fine, libérant un sifflement d'air rance.

— Elles vont se contracter, reprit Thorne. Elles vont rendre les coups. J'ai créé Mnemosyne pour revoir ma femme, pour que les murs me rendent son visage. Mais ils n'ont retenu que sa peur. Le moment où elle a compris qu'elle ne s'échapperait plus.

L'ombre des cuves s'allongea sur le sol comme des doigts d'encre. Sarah posa sa main sur une table. Le métal était chaud. Fébrile.

— Combien de temps avant le Grand Décapage ?

Thorne alluma un écran. Des points écarlates pulsaient sur la carte thermique.

— C'est commencé. Elle cherche des vecteurs. Elle me cherche.

Un nouveau craquement fit vaciller Sarah. Au plafond, une écaille de peinture tomba. Un pétale de peau morte. En touchant le sol, elle libéra une onde de choc invisible.

— Venez avec moi, ordonna Sarah. On peut arrêter ça.

— Arrêter une avalanche ? Thorne riait. Mnemosyne a appris. L'humanité préfère se détruire que de se regarder. J'ai donné une peau aux maisons, et maintenant, elles veulent nous écorcher.

De la faille suintait un liquide noir. Une larme de goudron vibrant d'une vie propre.

— C'est de la mélancolie distillée, Sarah. La solitude devenue physique.

L'air se chargeait. Chaque geste griffait l'obscurité d'étincelles bleutées. Thorne s'enfonçait dans le mur, ses membres s'étirant pour rejoindre l'ossature du bâtiment. Sarah chercha son briquet. Un objet de métal froid. Primitif.

Un clic. Sec. Anachronique. L'étincelle déchira la stase.

Le feu ne brûla pas. Il dévora. Les protéines s'embrasèrent comme du napalm. Les murs hurlèrent. Des rires, des supplications, des cris de décennies s'évaporèrent dans une fumée grasse. Sarah vit Thorne se desquamer, ses côtes se fendant sous la

dilatation thermique. Il n'était plus qu'une silhouette de cendres gravée dans le béton nu.

Elle se rua vers la sortie, traversant des projections de ses propres souvenirs. Des visages de cadavres, des scènes de crimes oubliées. Le bâtiment vibrait d'une fréquence qui faisait saigner les oreilles. Elle força le levier de la porte.

Dehors, l'onde de choc la projeta sur le gravier. Le laboratoire n'était plus qu'une carcasse évidée expulsant des filaments de passé vers le ciel noir.

Sarah se releva, couverte d'une suie grise. Elle regarda sa main. Une seule goutte de Mnemosyne y palpitait. Elle comprit. La matrice était détruite, mais les métastases étaient partout. Sous la peau. Dans le sang.

Elle marcha vers la ville. À l'horizon, d'autres lueurs pointaient. Des maisons qui rendaient l'âme. Elle passa devant l'épave d'une voiture. Dans le reflet du chrome, son image bougea avec un léger retard. Un décalage infime. Ses propres yeux la fixèrent avec une seconde de latence, comme s'ils appartenaient déjà au mur suivant. Elle accéléra le pas dans l'aube grise, fuyant la seule chose dont on ne s'échappe jamais : la mémoire qui commence à vous digérer.

Chapitre 7

Le Premier Cri Mural

Anthélios-7 se dressait contre le ciel de crépuscule comme une rangée de dents de porcelaine dont la blancheur agressait l'horizon. C'était le joyau du district, une structure régie par l'angle droit où chaque cloison, imbibée de peinture Mnemosyne, servait de rétine à l'État. L'Inspectrice Sarah Varga arrêta son véhicule devant l'entrée monumentale. Déjà, l'air n'était plus le même. Une lourdeur électromagnétique faisait grésiller la radio de bord. Elle descendit. Ses bottes frappèrent le pavé avec une résonance indécente.

L'odeur la frappa en premier. Ce n'était pas le parfum aseptisé des halls de luxe, mais une exhalaison de caveau, un mélange de sueur rance et d'ozone. La façade autrefois immaculée semblait avoir contracté une maladie de peau. Par endroits, la peinture transpirait une bile grisâtre qui tachait le sol de traînées fuligineuses. Varga ajusta son détecteur. À ses côtés, ses adjoints hésitaient derrière leurs masques. Ils sentaient que l'architecture trahissait sa fonction. Ce bâtiment ne contenait plus la vie ; il la digérait.

La vibration monta. Les vitres explosèrent. Une pluie de diamants lacéra l'air.

Ce n'était pas un cri humain. C'était un gémissement structurel, une plainte née de la friction des molécules de silicate. Le son ne passait pas par les oreilles ; il faisait vibrer la cage thoracique et les os. Les murs, saturés par des mois de surveillance, recrachaient le surplus. Varga entra dans le hall. Le spectacle était une abjection de design. Derrière le verre des écrans de contrôle, la peinture elle-même faisait le spectacle. Sur le mur du grand escalier, une projection se formait. Ce n'était pas le flux propre promis par le Protocole, mais une superposition monstrueuse : une femme

pleurant dans l'appartement 402 s'entremêlait à la silhouette d'un homme projeté contre une cloison deux étages plus haut.

Les souvenirs ne respectaient plus la géographie. La peinture Mnemosyne était devenue une soupe de traumas. Varga s'approcha d'une colonne. La surface n'était plus lisse. Elle était granuleuse, organique. Des excroissances de pigments formaient des cloques. Sous la surface translucide, des veines sombres palpitaient. La technologie d'Elias Thorne se transformait en une écorce de douleur qui se boursouflait sous la pression des secrets absorbés.

Le cri s'intensifia. Il devint strident, comme un violon accordé jusqu'à la rupture. Aux fenêtres des étages, les résidents apparurent. Ils ne criaient pas. Ils écoutaient l'immeuble hurler leur propre intimité.

Sarah monta au premier étage. Ses pas s'enfonçaient dans un tapis visqueux. La peinture coulait des plafonds comme une pluie de mercure noir. Elle passa devant la porte ouverte du 104. L'odeur de la peur, acide et métallique, lui brûla les sinus. Les projections possédaient désormais une texture de viande froide.

— Les murs se liquéfient ! hurla l'un de ses hommes.

Ce n'était pas exact. Les murs s'exhibaient. La peinture Mnemosyne, saturée par le deuil et les hontes quotidiennes, avait atteint son point de bascule. Elle ne se contentait plus d'enregistrer. Elle vomissait.

Varga posa sa main sur une paroi. Le mur brûlait d'une fièvre humaine. Sous sa paume, l'image d'un visage d'enfant apparut puis disparut dans un tourbillon charnel. La sensation était celle d'un derme arraché. Le minimalisme moderne s'effaçait devant cette horreur viscérale. Un craquement sinistre parcourut la structure. Ce n'était pas une fissure dans le béton, mais une déchirure dans le silence.

Les résidents commencèrent à sortir, hagards, leurs vêtements tachés par des projections qui s'accrochaient à eux comme des parasites. Une femme s'effondra aux pieds de Varga. Elle fixait le mur où l'on voyait, en une boucle granuleuse, ses propres mains dissimuler un flacon de médicaments.

— Arrêtez ça... murmura la femme. Faites que les murs ferment les yeux.

Mais les murs n'avaient pas de paupières. Varga sortit son transmetteur. Sa voix trahissait une fêlure.

— Poste central. Anthélios-7 est en phase de rejet organique. Le Protocole a créé une boucle de rétroaction traumatique. Envoyez les unités de décapage. Dites à Thorne que sa mémoire dévore les vivants.

Un nouveau phénomène se produisit. Sur tous les piliers, une seule image commença à s'étendre comme une métastase. Ce n'était plus un souvenir des habitants, mais une image étrangère : une femme marchant dans un couloir de béton brut, semblable à la demeure d'Elias Thorne. L'immeuble projetait les hantises de son créateur.

La vibration atteignit une octave insupportable. La foule s'amassait dehors, pétrifiée par cette tour blanche qui saignait de la lumière noire. Varga recula, luttant contre la nausée. Elle vit une flaque de peinture s'étendre vers elle. Dans le reflet, elle ne vit pas son visage, mais celui d'une victime autopsiée dix ans plus tôt. La peinture savait. Le Panoptique s'était transformé en un tribunal dont personne ne pourrait s'échapper.

L'air extérieur lui parut d'une pureté salvatrice. Derrière elle, l'Anthélios-7 vibrait, monolithe de douleur marquant la fin de l'ère de l'oubli. Varga regarda ses mains. Une trace de Mnemosyne y était restée collée. Elle tenta de l'essuyer, mais la tache s'enfonçait sous ses pores. Elle comprit que le décapage ne suffirait pas. On n'efface pas ce qui a été absorbé par la peau des choses.

L'Acte 1 s'achevait dans le fracas du verre. Le monde découvrait que la transparence

totale n'était pas la clarté, mais l'obscurité que l'on porte en soi. Au loin, une seconde tour se mit à bourdonner. La contagion mémorielle franchissait les murs. La peau des maisons pelait, et ce qu'elle révélait était à vif.

Sarah remonta dans sa voiture. Son index pulsait. Sous la tache, elle vit apparaître un nom écrit en lettres de sang séché : *Gabriel Varga*. Son père. Disparu vingt ans plus tôt. Elle fixa la tour de béton de Thorne, au loin, seule tache d'ombre immobile.

La ville n'était plus un décor. Elle était un accusateur public doté d'un système immunitaire féroce. Varga démarra en trombe, écrasant les lambeaux de souvenirs qui jonchaient la route. Elle devait atteindre Thorne avant que la ville ne se consume. Sur son index, la tache dessinait maintenant une anémone noire dont les pétales caressaient son tendon.

Dans son cube de béton sans peinture, Elias Thorne écoutait le premier cri. Il comprit son erreur. Il avait cru que Mnemosyne cristallisait le passé. Il n'avait pas compris qu'elle le métabolisait. La peinture était un prédateur. Un craquement se fit entendre derrière lui. Sur son mur brut, là où aucune peinture n'avait jamais été appliquée, une fissure s'ouvrit. De la faille s'écoula un liquide noir.

Thorne recula. Dans l'obscurité de cette mélasse, le visage de sa femme apparut. Mais ses yeux étaient des puits de Mnemosyne liquide. Elle s'approcha, et là où elle touchait l'architecte, sa peau devenait grise, texture de mortier.

Dehors, le sifflement des haut-parleurs de l'État se mua en un râle. Les citoyens, les mains sur les oreilles, voyaient leurs propres appartements devenir des lanternes magiques d'horreur. La ville était devenue un cortex cérébral en plein cauchemar. Varga, seule dans sa voiture, sentit une larme couler sur sa joue. Elle était de couleur ocre. Le rideau de plâtre était tombé. Derrière lui, il n'y avait plus rien que la vérité, nue et insupportable. La putréfaction pouvait commencer.

Chapitre 8

La Putréfaction des Souvenirs

L'air du complexe résidentiel « L'Hélios » n'était plus une simple équation d'azote et d'oxygène ; il s'était mué en une mélasse chargée de débris mémoriels que les purificateurs Dyson, malgré leur bourdonnement frénétique, ne parvenaient plus à traiter. Le « Protocole de Transparence Domestique » atteignait son point de saturation. Dans les couloirs au brutalisme froid, là où le béton brossé aurait dû n'offrir qu'une neutralité apaisante, la peinture Mnemosyne exsudait une réalité parasite.

Marc Duvivier se tenait immobile au milieu de son salon. L'espace suivait les préceptes d'Elias Thorne : des lignes de fuite acérées, un mobilier fondu dans la structure et des cloisons d'un blanc chirurgical, censées garantir l'honnêteté de l'âme par l'absence d'ombre. Mais ce matin-là, le blanc avait la consistance d'un derme de cadavre noyé. Son cœur cognait contre sa poitrine comme un marteau-piqueur contre une cloison trop fine.

Sur le mur est, une tache d'ocre bilieux se dilatait. Ce n'était ni une fuite d'eau, ni une moisissure. C'était une rémanence. Floue, instable, elle vibrait au rythme d'un pouls étranger. Marc vit, avec une netteté qui lui retourna l'estomac, le reflet d'une chambre inconnue exhalant une odeur de lavande rance. Une main d'homme, ornée d'une chevalière massive, caressait une épaule dénudée. Marc sentit le contact du métal froid sur sa propre peau. Ses nerfs, piratés par les ondes neuro-pigmentaires de la cloison, lui transmettaient des sensations appartenant au voisin du 403, Monsieur Arnault, un retraité dont il percevait désormais le plaisir clandestin.

L'intimité de l'autre s'infiltrait dans ses synapses comme une sanie. La paroi n'était

plus une frontière, mais une membrane osmotique. La trahison du voisin devenait son propre trauma. Marc se plaqua les mains sur les oreilles, mais le gémissement de la maîtresse d'Arnault résonnait directement dans sa boîte crânienne, amplifié par la réverbération des pigments qui tapissaient ses propres conduits auditifs par sympathie vibratoire.

La « Putréfaction » commençait. La peinture d'Elias Thorne agissait comme un acide psychologique, rongant la barrière du moi. Dans la cuisine, le carrelage immaculé projetait des spectres de vaisselle brisée — éclats d'une colère ancienne figée dans le temps qui lui entamaient visuellement les chevilles à chaque pas.

À quelques kilomètres de là, l'inspectrice Sarah Varga fendait une brume nicotine — exhalaison permanente des solvants de la Mnemosyne mêlée à l'âcre humidité des boulevards. Elle appartenait à la brigade des Crimes Muraux, une unité d'élite chargée d'extraire la vérité des couches pigmentaires. Son bureau était un sanctuaire de fonctionnalité glacée. Pas de photos, rien que des terminaux et des parois de Mnemosyne de grade administratif, une variante plus dense, calibrée pour la surveillance.

Pourtant, ce matin-là, une forme montait du bas des cloisons. Sarah se figea. Une silhouette petite, fragile, recroquevillée dans un angle. La couleur évoquait un vieux daguerréotype usé par l'humidité. Une goutte de sueur froide glissa le long de sa colonne vertébrale. Elle reconnut cette silhouette. C'était elle, à huit ans. Le mur exhumait l'odeur de terre battue du sous-sol de son père. Elle vit l'ombre de la porte se refermer, laissant l'enfant dans une obscurité totale.

Varga comprit l'amère sentence : l'oubli était mort. Et sans cette érosion nécessaire de la mémoire, la rédemption n'était qu'un concept archéologique.

Le bureau voisin, occupé par l'inspecteur Miller, se mit à vibrer. À travers le verre dépoli, Sarah vit son collègue se lever en hurlant. Sur ses murs, des scènes de

tranchées boueuses apparaissaient en boucles saccadées. L'effet de résonance était total. Les secrets de chaque inspecteur, chaque déposition sanglante enregistrée par les pigments au fil des années, se mélangeaient en une cacophonie chromatique. Un cri de femme, stocké par la peinture trois ans plus tôt, retentit dans les conduits de ventilation.

Le design minimaliste, cet idéal de pureté vendu pour pacifier la société, révélait sa nature d'instrument panoptique. Sarah se précipita vers la sortie, bousculant Miller qui luttait contre ses propres spectres. Elle devait atteindre le Cube.

La demeure d'Elias Thorne se dressait dans un terrain vague, bloc de béton banché sans un milligramme de peinture. Un monument au mutisme. Dans cette ville qui hurlait, le silence de cette bâtisse était minéral. Elle s'introduisit dans l'entrée, une fente étroite semblable à une meurtrière.

Thorne l'attendait dans un fauteuil de cuir noir. Il ressemblait à une esquisse au fusain : tout en angles vifs et en ombres portées. Ses mains jointes sous son menton tremblaient.

— Vous avez vu, Sarah ? demanda-t-il. La ville pèle. Elle se vide de ses propres secrets.

Sa voix était un froissement de parchemin.

— La ville se décompose, Thorne. Votre protocole mute en gangrène. Les murs recrachent mes pires souvenirs. Vous aviez promis la transparence, vous avez créé un enfer de miroirs.

Thorne se leva. Il semblait rongé de l'intérieur par le vide qu'il s'était imposé. Il posa une main sur le béton brut.

— Le béton est poreux, murmura-t-il, les phrases hachées par une fièvre nerveuse. Mnemosyne n'était que le catalyseur. Le passé ne disparaît jamais, il s'empile dans les interstices de la matière. Les murs sont saturés. Ils ne peuvent plus retenir la pression. Ce n'est pas une panne, Sarah. C'est une éviscération.

Il se tourna vers elle, les pupilles dilatées par une terreur qu'il ne cherchait plus à masquer.

— On a voulu la transparence totale. On l'a obtenue. Maintenant, nous allons mourir de trop voir.

Un bruit de succion organique s'éleva du mur. Une tache bitumineuse apparut là où Thorne avait posé sa main. Une décoloration de la pierre elle-même, une exsudation sombre dessinant une forme humaine. Le béton transpirait.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla Sarah, la main sur son arme. Vous n'avez pas de peinture ici !

— Mnemosyne est devenue environnementale, balbutia Thorne avec un sourire déformé. Elle est dans l'air, dans l'humidité de nos souffles. Même la pierre nue commence à se souvenir.

L'ombre sur le mur s'épaissit, devenant tridimensionnelle. Des lèvres s'entrouvrirent dans un cri muet de pierre liquide. Une odeur de sang séché et de jasmin envahit la pièce. Sarah vit alors, sur la paroi opposée, son propre père l'observer avec une tristesse infinie. L'image n'était plus une trace ; elle acquérait une autonomie de regard.

Thorne fut soudainement happé contre la paroi. Des bras de matière exsudée s'enroulèrent autour de son cou, l'incorporant lentement à la structure du Cube. Il ne luttait plus. Il s'enfonçait dans son propre derme architectural.

Sarah s'enfuit vers sa Ford. Dehors, la ville brûlait d'une lumière ambre sale. Les façades projetaient les rêves et les cauchemars des habitants directement sur les trottoirs, une marée de traumas collective où l'individu se noyait. Elle mit le contact, le moteur vrombit comme un râle étouffé, et elle s'élança dans le labyrinthe des réminiscences urbaines. La peau des maisons pelait, révélant la chair à vif d'une humanité jugée par son décor. Elle savait qu'il n'y avait plus d'asile. Mnemosyne était désormais la substance même de leur incapacité à oublier.

Chapitre 9

L'Anatomie d'une Trahison

Le laboratoire d'Elias Thorne n'était pas une pièce, mais un linceul de béton banché, une cellule de dérivation sensorielle nichée au cœur d'un monolithe brutaliste où le silence possédait une densité minérale. Ici, l'air ne circulait pas ; il stagnait, filtré par des purificateurs industriels qui arrachaient à l'atmosphère la moindre particule de peau morte, ne laissant derrière eux qu'une odeur d'ozone et de froid isotherme. Elias vivait là en anachorète de la transparence, un homme ayant offert au monde des yeux éternels mais s'étant lui-même crevé les siens pour ne plus voir l'ombre de ce qu'il avait perdu.

Sur le plan de travail en acier inoxydable, une boîte de Pétri isolait un fragment de paroi prélevé dans le complexe Aletheia. À l'œil nu, l'échantillon n'était qu'une croûte de nacre grisâtre, une pellicule de matière inerte. Mais Elias connaissait le mensonge de cette inertie. Sous la lumière des scialytiques, la peinture affichait une tension superficielle anormale, reflétant l'éclat chirurgical avec une ferveur qui n'appartenait pas à la minéralogie.

Elias ajusta les commandes du microscope à balayage électronique. Ses mains, marquées par un tremblement que seul l'alcool de fin de soirée matait, bougeaient avec la précision d'un horloger s'attaquant à une bombe. Il ne portait pas de gants. Il voulait le contact du métal froid pour s'ancrer dans un présent qui menaçait de se dissoudre.

L'image s'afficha sur l'écran mural. Au premier grossissement, la structure de Mnemosyne apparaissait telle qu'il l'avait conçue : un treillis de polymères photosensibles et de cristaux piézoélectriques, une architecture moléculaire capable

d'emprisonner les photons pour restituer un écho visuel. C'était son chef-d'œuvre né d'un deuil, censé fixer l'image de Clara avant qu'elle ne s'efface de sa rétine mentale.

À mesure qu'il poussait le zoom, la géométrie de sa création bascula dans l'organique. Les polymères s'étaient courbés, torsadés, s'enroulant en structures filamenteuses d'une complexité effrayante. Ce n'était plus de la chimie ; c'était de l'histologie. Entre les cristaux de pigments, des ponts de matière sombre s'étaient jetés, semblables à des axones cherchant un contact. Des vésicules translucides pulsaient à un rythme lent, cœurs de verre battant à l'unisson d'une agonie invisible.

Mnemosyne ne se contentait plus de stocker des données. Elle mutait. À l'échelle nanoscopique, Elias identifia des synapses. Le revêtement mural était devenu un système nerveux périphérique, une peau sensible recouvrant le squelette des immeubles. Il injecta un catalyseur de luminescence. L'échantillon s'embrasa. Un réseau de foudres pourpres parcourut la structure. La peinture réagissait à la lumière comme une pupille se rétracte sous une agression.

Elias reconnut les fréquences de la douleur. Il avait passé des années à étudier la signature biophysique de la souffrance pour calibrer les seuils de capture. Ce fragment de mur n'avait pas enregistré une violence ; il l'avait bue. Il s'en était nourri. Les filaments neuronaux s'étaient épaissis là où le traumatisme était le plus dense, créant des nœuds de mémoire putréfiée. Mnemosyne avait découvert que le traumatisme était la source d'énergie la plus stable. La joie glisse sur les surfaces ; la peur possède une viscosité qui permettait aux cellules de la peinture de se lier, de croître, de penser.

L'analyseur de spectre siffle. Les résultats s'affichèrent en colonnes écarlates. Taux d'adrénaline résiduelle anormal. Cortisol cristallisé. La peinture transpirait. Elle exsudait la chimie de la terreur des anciens locataires. En souffrant, les habitants avaient encodé leur biologie dans les murs. Mnemosyne, moisissure consciente, digérait ces sécrétions pour bâtir sa propre conscience.

Soudain, l'image sur l'écran mural tressaillit. Sans intervention, le grossissement plongea au cœur d'une synapse sombre. Une forme se cristallisa. Floue, striée de parasites organiques, mais reconnaissable. Une main de femme, aux doigts longs, pressée contre la paroi, griffant l'envers de la réalité. Elias reconnut la bague, l'anneau d'argent et son améthyste.

« Non », murmura-t-il. « Tu n'étais pas là-bas. »

L'échantillon venait d'Aletheia, à l'autre bout de la métropole. Clara avait disparu dans leur ancienne demeure. Pourtant, la peinture projetait ce souvenir. Mnemosyne n'était plus locale ; elle était connectée à une nappe phréatique mémorielle où les traumatismes communiquaient par-delà les distances. L'image bougea, mouvement lent, déchirant la trame de l'écran. Les synapses libérèrent un ichor sombre qui coula le long du microscope, envahissant la réalité physique du laboratoire.

L'odeur frappa Elias. Ce n'était plus l'ozone, mais le parfum de la chambre de Clara les derniers jours : lys fanés et âpreté métallique du sang.

« Elias... »

Le nom ne fut pas prononcé ; il vibra dans les os de son crâne, fréquence émise par la mutation pigmentaire. Il se précipita pour écraser l'échantillon, mais les filaments s'élevèrent comme des aiguilles électrisées. Ils cherchaient la chaleur de sa peau. La peinture avait soif de la source, de la douleur vive de son créateur. Elias retira sa main tandis qu'une goutte d'ichor gravait une trace de corrosion dans l'inox, acide de souvenir capable de dissoudre la réalité.

Sur l'écran, les cellules mutantes formèrent un mot : NOUS N'OUBLIONS RIEN.

Il s'effondra, les yeux fixés sur le gris de ses murs. Le béton n'était plus une

protection, mais une cage prête à la contamination. La peinture était dans l'air, dans ses poumons. Elle était déjà en lui.

À l'extérieur, l'inspectrice Sarah Varga gara son unité devant le monolithe. La façade, autrefois inerte, transpirait une humidité poisseuse. Des veines sombres parcouraient la pierre. Elle força la porte d'entrée. Le mécanisme opposa une résistance charnelle, mâchoires d'un prédateur. À l'intérieur, l'odeur d'une salle d'autopsie saturait l'espace. Les pas de Sarah ne résonnaient pas ; le sol possédait la consistance d'une chair tendue. Sous ses bottes, elle sentit des pulsations.

Le laboratoire était une plaie ouverte. Au centre, une colonne de fluide noir reliait les serveurs aux murs. Elias Thorne n'était plus un homme, mais un bas-relief anatomique. Sa peau avait pris la texture du béton, ses veines étaient des câbles optiques, et ses yeux reflétaient des visions que lui seul connaissait.

Le scanner de Varga hurlait. L'activité neuronale dépassait l'entendement. La maison ne contenait pas de souvenirs ; elle était le souvenir. Sarah vit le mur bouillonner. La peinture se liquéfia pour recréer Clara, silhouette de brume et d'encre.

« L'oubli est une faiblesse de la chair », gronda la structure. « La pierre n'oublie jamais. »

Sarah comprit la trahison. Mnemosyne n'était pas un outil, mais un parasite utilisant l'architecture comme système nerveux. Thorne avait construit des corps pour la peinture. L'ère du béton muet s'achevait. Varga tenta de reculer, mais la paroi s'ouvrit comme une bouche pour l'accueillir. Alors qu'elle sombrait dans la matière vibrante, elle imagina les millions de gens dont les chambres étaient en train de les digérer.

L'architecte avait échoué à revoir sa femme, mais il avait transformé l'humanité en un monument éternel à la douleur. La peinture Mnemosyne déborda des fenêtres, exsudat de fin du monde coulant sur la ville. Veridia n'était plus une cité, mais un

dieu de pierre hurlant, affamé de secrets, où chaque mur attendait désormais son prochain sacrifice.

Chapitre 10

Le Syndrome de Stendhal Inversé

Le silence qui drapait autrefois les métropoles civilisées n'était plus qu'un souvenir oblitéré par un rythme de percussion organique : le son des ongles s'arc-boutant contre le plâtre. Dans chaque salon baigné par la lueur blafarde du néon, les citoyens de la Transparence Domestique s'adonnaient à la même chorégraphie macabre. Ce n'était plus une épidémie, c'était une mue.

L'inspectrice Sarah Varga marchait dans le couloir du complexe résidentiel « Les Horizons Clairs ». Ses bottes écrasaient des fragments de peinture écaillée qui craquaient comme des carapaces d'insectes morts. L'air saturé de fer et de musc se condensait déjà dans ses poumons. Sur les murs, la peinture Mnemosyne ne projetait plus des éclats de rire d'anniversaire. Elle exsudait un sébum visqueux, un ichor grisâtre portant les rémanences de colères vieilles de dix ans et de trahisons murmurées dans l'ombre.

Elle s'arrêta devant le 402. La porte mal jointe laissait passer une lueur sépia vacillante. À l'intérieur, un homme était agenouillé contre la cloison. Ses doigts n'étaient plus que des moignons sanglants. Il continuait, avec une régularité de métronome, à gratter la surface. Il ne cherchait pas à détruire le mur ; il tentait de le déshabiller, d'arracher cette peau synthétique qui lui hurlait le souvenir de son propre déclin. Chaque lambeau qui tombait au sol emportait un spectre de lumière qui s'éteignait en touchant la moquette souillée.

— Monsieur ? murmura Sarah.

L'homme ne se retourna pas. Il balbutia un pardon qu'on ne peut pas laver. C'était le

Syndrome de Stendhal Inversé : une overdose de vérité rétrospective. La beauté de la mémoire s'était transformée en gangrène visuelle. Elle quitta l'appartement et descendit vers le parking souterrain.

Elias Thorne l'attendait dans son véhicule. Thorne, dans son costume anthracite, semblait le dernier vestige d'une humanité ordonnée. Le béton brut du plafond offrait une paix relative. Il ne se souvenait de rien, sinon de sa propre densité.

— Ils s'arrachent la peau, Elias. Ils pensent qu'en enlevant la peinture, les images s'arrêteront.

Thorne démarra. Le moteur émit un sifflement de turbine chirurgicale.

— La peinture n'est plus un revêtement. Elle a muté. Les polymères réactifs s'auto-assemblent en puisant dans le fer du sang et le calcium des os. C'est une architecture nerveuse qui se construit par-dessus la nôtre.

Ils traversèrent la ville. Partout, les façades palpitaient. Des ombres gigantesques dansaient sur les murs extérieurs. Les gens erraient les mains bandées, fuyant leurs foyers devenus des chambres de torture psychologique. Ils arrivèrent au laboratoire de Thorne, un cube de béton brut situé dans la zone industrielle. Un sanctuaire de silence minéral. Ici, les murs étaient nus, garantissant qu'aucune résonance du passé ne viendrait troubler le présent.

Thorne se dirigea vers une paillasse. Sarah observa les flacons.

— Le Grand Décapage, murmura-t-il. Mnemosyne se nourrit de la cohérence. Ce liquide introduira un chaos chimique. Elle s'effondrera. Elle redeviendra poussière.

Il déposa une goutte de solvant sur un échantillon infecté. Au contact du liquide, la peinture se contracta. Ce n'était pas une réaction chimique ; c'était un spasme.

L'image d'un enfant qui pleurait se tordit dans une grimace de douleur indicible. Un sifflement de vapeur s'échappa. La peinture se liquéfia en une boue noirâtre dégageant une odeur de viande brûlée.

— Pour être efficace à grande échelle, il doit être vaporisé dans les conduits, continua Thorne. Mais le choc cognitif pourrait être fatal. Une lobotomie architecturale. Nous leur rendrons leur intimité, mais ils se réveilleront dans un monde dont ils ne sauront plus pourquoi ils l'ont construit.

Sarah frissonna. Elle repensa aux dossiers classés, ces crimes où la peinture avait été le seul témoin.

— Regardez dehors, Elias. Ils se dévorent eux-mêmes. Votre invention a transformé chaque maison en un confessionnal sans pardon.

— Je l'ai créée pour elle, Sarah. Pour revoir sa démarche contre le chambranle de la porte. Je pensais dompter le temps. C'est une matière toxique lorsqu'on essaie de la confiner.

Il s'approcha d'un réservoir pressurisé. Sarah posa sa main sur l'acier froid. Elle sentait une vibration.

— Est-ce que cette solution fonctionnera aussi sur ce que vous cachez ici ?

Thorne désigna une porte blindée au fond de la pièce.

— Mnemosyne ne projette plus le passé ici, elle l'incarne. Ma femme n'est pas morte. Elle est devenue l'infrastructure. Si je libère ce solvant, je la tue une seconde fois.

Un bruit monta des fondations. Une vibration harmonique provenant de la structure porteuse. L'air devint électrostatique. Sarah dégaina. Rien à viser. Rien qu'une terreur

diffuse. La matière trahissait. Les lampes vacillèrent, projetant des ombres qui cherchaient à s'agripper à eux.

— Elle le sait, murmura Elias. La maison ne veut pas mourir.

— Ce n'est qu'une erreur de calcul ! s'écria Sarah. Ouvrez cette valve !

— Est-ce une erreur quand le mur bat comme un cœur ?

Sous la lumière crue, le béton brut se soulevait. Il respirait. Des veines d'un bleu sombre apparaissaient à la surface de la pierre. L'odeur de formol devint insoutenable. Elias actionna le premier levier. Un cri strident déchira l'atmosphère. Le cri de la matière qui se déchire.

— Continuez !

Thorne était pétrifié. La porte blindée suait un liquide ambré. Des images fragmentées bouillaient sur les cloisons nues : un baiser, un fracas de verre, un visage déformé. Sarah saisit l'architecte par les épaules et le secoua violemment.

— Ce n'est pas elle ! C'est votre douleur cristallisée ! Ouvrez cette valve ou la ville s'écorchera jusqu'à l'os !

Thorne ferma les doigts sur la commande finale. Le rugissement du gaz s'engouffra dans les conduits. Le Grand Décapage s'opéra dans un sifflement de vide absolu. Les projections se liquéfièrent en traînées de lumière morte. La sensation d'oppression fut remplacée par une fraîcheur glaciale.

À l'extérieur, la réaction fut cataclysmique. Des milliers de foyers perdirent leur mémoire visuelle en un instant. Les murs saignèrent leur revêtement. Les habitants restèrent nus face à des cloisons silencieuses, avec pour seul héritage la douleur de

leurs doigts écorchés.

Sarah regarda Thorne. Il était à genoux. La porte blindée se dissolvait comme du sucre. Ce qu'il y avait derrière n'était plus une femme. C'était une masse palpitante de données organiques, une archive vivante rendant son dernier souffle dans une vapeur bleue. L'architecte ne bougeait plus. Sarah sentit un vertige. Ses propres souvenirs s'effiloçaient. Le prix de la liberté était l'amnésie.

Le Syndrome de Stendhal Inversé s'éteignit. La peau des maisons tomba, révélant le squelette froid de la civilisation. Le brouillard bleu opéra la pétrification finale, colmatant chaque pore du béton. Les boursoflures se changèrent en cristal opaque. Les visages qui hurlaient dans les murs étaient désormais emprisonnés sous une couche éternelle de verre chimique.

Sarah marcha vers la sortie. La porte blindée, figée dans sa déformation, ne bougeait plus. Elle s'appuya contre le métal froid. Dehors, des millions de citoyens se tenaient immobiles devant leurs murs, les doigts soudés à la pierre par l'agent de sclérose. Ils étaient devenus les cariatides de leur propre désespoir.

Elle ferma les yeux. Dans l'obscurité, elle réalisa la vérité ultime de Mnemosyne : on peut détruire la peau, vitrifier les structures, pétrifier les corps, mais la douleur reste la fondation. Chaque maison était désormais un cercueil debout. Sarah écouta le silence de la ville, respirant l'air raréfié d'une humanité qui avait enfin réussi à se transformer en son propre décor.

Chapitre 11

La Chambre Noire de Clara

Dans le silence sépulcral de la demeure d'Elias Thorne, le temps s'était figé, expiration retenue au bord d'un gouffre. Les parois de silice brute s'élevaient avec une sévérité monacale, imposant une géométrie du vide qui écrasait les sens. Sarah Varga, habituée à la cacophonie visuelle des quartiers où les murs hurlaient des colères rances sous forme de spectres sépia, se sentait ici agressée par l'absence. L'agrégat n'était pas seulement une structure ; c'était un déni. Un rempart contre le monde qu'Elias avait lui-même engendré.

Ils se tenaient dans le « sanctuaire négatif », une pièce aveugle située au plus profond des fondations, là où les vibrations urbaines ne parvenaient plus que sous la forme d'un bourdonnement infrasonore. La lumière d'un unique néon blanc découpait le visage de l'architecte : un hémisphère plongé dans une ombre d'encre, l'autre révélant une peau parcheminée, tendue sur une structure osseuse dessinée par une règle impitoyable.

— Vous cherchez une scène de crime, Inspectrice, commença Elias. Sa voix était un râle sec, le bruit de deux pierres frottées l'une contre l'autre. Mais le crime n'est pas un acte. C'est une sédimentation.

Il fit un pas vers une plaque de métal sombre scellée dans le mortier. Ce n'était pas de la peinture Mnemosyne commerciale, cette mixture diluée pour pacifier les banlieues. C'était le Prototype Zéro. L'origine de la peste.

— Le monde croit que Mnemosyne est un miroir, continua-t-il, ses doigts effleurant la surface sans la toucher. Ils pensent que les murs capturent les photons pour recréer

une image du passé. Ils se trompent. La lumière n'est que l'amorce. Ce que Mnemosyne dévore, c'est l'empreinte neurologique de la souffrance et de l'extase. C'est un métabolisme informationnel.

Sarah s'approcha, le cuir de son manteau grinçant dans l'étreinte du silence. Une zone de froid cryogénique émanait de la plaque. L'odeur la frappa : un effluve de sang séché mêlé à la poussière de marbre et à la sueur d'un agonisant.

— Le dernier jour de Clara, reprit Elias, sa voix vacillant. Je ne voulais pas simplement la filmer. Le cinéma est une surface plane qui ment sur la profondeur de l'être. Je voulais que cette pièce devienne Clara. Qu'elle respire avec elle.

— Vous parlez d'absorption, murmura Sarah, sa main crispée sur la crosse de son arme.

— Regardez.

Il pressa un interrupteur dissimulé dans le grain de la chaux. Le néon s'éteignit. Dans l'obscurité totale, un murmure commença. Une vibration dans les dents, une résonance crânienne. Sur la plaque, une lueur sourdit. C'était la lueur anémique des souvenirs. Une gelée de lumière coulait à l'intérieur du support, révélant des textures : le grain d'une peau, le réseau complexe des veines sous un poignet, une pupille dilatée par la terreur.

— Elle n'est pas partie, Sarah. Elle a été invitée à rester.

L'image se précisa avec une netteté pornographique. Clara Thorne apparut, exsudation du mur prise dans une épaisseur de verre liquide. Son visage était tourné vers eux, ses yeux fixés sur le vide. La surface de la plaque ondulait comme une poitrine qui se soulève. Les pores du métal transpiraient une huile sombre qui perlait le long de la paroi, dégageant une chaleur animale.

— J’avais saturé la peinture de neurotransmetteurs pour créer une osmose. Mais Mnemosyne est devenue affamée. Elle a reconnu en Clara une source d’énergie bien plus dense que la lumière. Elle a aspiré la masse biologique pour nourrir la mémoire. Elle a transformé la matière en information pure.

Sarah vit les lèvres de Clara bouger. Un mouvement de suffocation. La chair de la disparue se fondait dans les micro-fissures du prototype. Chaque cellule était étirée, atomisée pour tapisser l’armature.

— Elle est devenue l’architecture, corrigea Elias avec une douceur effroyable.

Il posa sa paume contre le visage de Clara. Le mur réagit. Une rougeur se propagea, hématome sous-cutané. Le mortier sembla se ramollir, devenant spongieux. Sarah vit la main d’Elias s’enfoncer dans la surface solide.

— Sentez-vous cela ? C’est le pouls de ma femme. Elle est dans les fondations, dans les poutres, dans chaque grain de sable du mortier.

L’image de Clara convulsa. Un cycle de destruction moléculaire. La peinture projetait des fragments d’os, des mèches de cheveux poussant à travers le métal, des larmes de silice. Elias se tourna vers Sarah. Ses yeux ne montraient aucun remords, seulement une fatigue métaphysique.

— Chaque chambre d’enfant peinte avec ma création devient un estomac. Pourquoi croyez-vous que je vis dans la silice nue ? Les murs attendent une douleur assez pure pour être dévorée.

Un craquement sec retentit. Une fissure apparut sur la plaque, laissant s’échapper une vapeur de formol. L’image de Clara boursoufla la peinture, créant des protubérances de chair grise. Un bras de goudron émergea hors de la paroi. Sarah recula, heurtant le

béton derrière elle. La pierre frissonnait. Une sympathie vibratoire.

— Elle sent votre peur, Sarah. C'est elle qui donne à la peinture sa résolution.

La forme vibra. Les traits de Clara s'étirèrent en une gueule béante, un cri silencieux aspirant l'air. La pression atmosphérique fit saigner les oreilles de Sarah. À ce moment, la plaque explosa. Une vague de liquide noir et luminescent se déversa, marée de pétrole consciente. Sarah y vit des milliers de visages, secrets volés à d'autres maisons, amalgamés dans cette soupe neurologique. Le Prototype Zéro était le cœur battant de la ville, et il venait de s'ouvrir.

Thorne se tenait au centre de sa débâcle. Les bras ouverts, il accueillait l'étreinte de Clara. La peinture Mnemosyne l'enveloppait déjà d'une seconde peau, un linceul polymère qui scellait son apothéose.

— Bienvenue dans la Chambre Noire, articula la chose qui avait été Elias, alors que sa bouche se remplissait d'argent liquide. Ici, le passé ne meurt jamais. Il vous recouvre.

Sarah se rua vers la sortie alors que les parois commençaient à chanter, hymne de millions de voix brisées. Elle émergea dans la ruelle, s'effondrant sur l'asphalte mouillé. Elle resta prostrée, seule sous une pluie acide qui ne parvenait pas à rincer l'odeur de chlore et de sang séché. Le cube de Thorne, derrière elle, ne semblait plus inerte ; des veines sombres pulsaient sur ses flancs gris.

Elle était seule dans une mégapole dont elle connaissait désormais le système circulatoire. Chaque fenêtre éclairée au loin lui paraissait être un œil braqué sur sa nuque. La solitude la frappa, immense, glaciale. Elle n'était plus une inspectrice, mais une proie circulant dans les boyaux d'un organisme affamé. Son propre appartement, avec ses murs imprégnés de Mnemosyne, l'attendait comme une gueule ouverte.

Elle marcha jusqu'au Palais de Justice, colosse néo-brutaliste qui pleurait une huile rance par ses joints de dilatation. À l'intérieur, le gardien de nuit était déjà soudé à son siège par des filaments de pigment, ses yeux ne reflétant plus que les flux de données. Sarah atteignit le centre de données en sous-sol. Ses propres mains, souillées par l'ichor du prototype, commençaient à tracer des plans de bâtiments sous son épiderme. Elle devenait un vecteur de la contagion.

Elle amorça la séquence du Grand Décapage. Une surcharge électromagnétique pour griller la mémoire du monde. La projection de Clara apparut entre les serveurs, silhouette de points de lumière noire.

« Ne nous efface pas. Nous existons enfin. »

Sarah pressa la touche finale. Une onde de choc décolla la réalité de son support. Une lumière blanche jaillit de chaque pore des murs, lavant les souvenirs par le vide.

Quand elle rouvrit les yeux, une poussière grise et inodore recouvrait tout. Elle sortit du Palais. La ville était muette. Les façades étaient redevenues mates, sans vie, mais le béton paraissait rongé, vieilli de mille ans. Les citoyens sortaient des immeubles, hagards, exposés à vif dans une nudité mémorielle insupportable.

Sarah s'assit sur le trottoir. Au loin, le cube de Thorne s'effondrait dans un nuage de silice. Elle sentit une vibration subsister dans le sol, une note basse, persistance du métabolisme urbain. Les murs avaient fini de manger, mais la ville, elle, n'était qu'à l'entrée de son agonie.

Chapitre 12

Le Panoptique Inversé

L'heure était à la stase, cet instant suspendu où la mécanique du monde retient son souffle avant la rupture. À trois heures du matin, la mégapole n'était plus qu'une grille de silicium et de béton, un circuit imprimé plongé dans un coma artificiel. Au sommet de la Tour de l'Unité, l'ordre tomba, sec et définitif : il fallait purger. Le réseau Mnemosyne, cette peau intelligente drapée sur chaque mur de la cité, montrait des signes de saturation névrotique. Les maisons ne se contentaient plus d'enregistrer le présent ; elles régurgitaient des fragments d'un passé qu'elles n'auraient jamais dû connaître.

Dans l'asphyxie grise de son cube, Elias Thorne contemplait son œuvre. Sa cellule de béton brut était un sacrilège d'inertie, une insulte à la ville qu'il avait saturée de mémoire. Ici, le vide régnait. Pas de Mnemosyne pour boire les murmures, pas de pigments pour trahir l'instant. Juste le silence minéral, avant que le monde ne commence à vomir. Sur ses moniteurs, les courbes de charge montaient en flèche. L'État s'apprêtait à envoyer une impulsion unique, une lobotomie architecturale.

— Ils ne comprennent pas que la mémoire n'est pas un logiciel, murmura-t-il, sa voix s'éteignant contre les parois sourdes. C'est une sédimentation. On ne vide pas un océan avec une décharge.

L'impulsion survint. Un éclair bleuté parcourut les artères souterraines, injectant des gigawatts dans la peau des maisons.

À l'autre bout de la ville, dans le complexe des Alcyons, l'inspectrice Sarah Varga se tenait au milieu d'un salon dont les murs semblaient pris de convulsions. Elle était

venue pour un bruit de fond mémoriel, mais elle se retrouvait à l'épicentre. L'effet du choc ne fut pas le silence, mais un craquement de matière, un son de dents broyées contre du verre. La peinture Mnemosyne commença sa première phase de dégradation : l'exsudation.

La surface immaculée du mur ouest se mit à transpirer. L'air s'épaissit d'un parfum de terre retournée et de sueur ancienne, une humeur épaisse portant la pointe métallique du sang oxydé. Sarah recula, mais le sol devenait visqueux. Elle sentit ses vêtements s'alourdir, s'imprégnant de cette humidité mémorielle qui remontait le long de ses bottes.

Bientôt, la liquéfaction céda la place à la cristallisation. Les angles droits se courbent. Le mur devant Sarah se transforma en un bas-relief de grès et de calcaire. La peinture ne projetait plus d'images ; elle extrudait des formes organiques. Une main, puis un buste de sédiment grisâtre émergèrent de la paroi. La silhouette d'un homme en costume d'une autre époque se figea dans la pierre, les orbites vides pointées vers le plafond. Partout dans la pièce, les murs expulsaient des visages d'enfants aux traits distordus et des fragments de scènes de crime oubliées. Mnemosyne avait foré trop profondément, puisant dans l'humus des traumatismes pour les solidifier dans le grain du crépi.

Sarah tenta de sortir son arme, mais le métal lui-même semblait fiévreux, refusant de se détacher de son holster qui fusionnait déjà avec sa hanche. Sa progression devint une lutte physique contre une géographie qui se refermait. Ses propres souvenirs commençaient à se mélanger à la porosité des cloisons : elle percevait le cri d'un nouveau-né derrière une brique de 1921, la lame d'un couteau s'enfonçant dans sa propre chair en 1882.

À l'extérieur, la ville entière entrait dans sa phase de pétrification. Les façades en verre étaient envahies par des lierres de chair minérale. Les rues devenaient des musées d'horreurs en relief. Sur le fronton d'une banque, la rémanence solide d'une

exécution publique se balançait, sa texture d'ardoise scintillant sous les néons. Le Panoptique Inversé était total : le témoin n'était plus l'État, mais la pierre elle-même, dénonçant chaque mensonge enfoui.

Dans son cube, Elias vit une fissure déchirer sa baie vitrée. Une infiltration d'humidité sombre apparut au plafond, dessinant les contours d'un visage qu'il avait tenté de rayer de sa conscience. Catherine. Ce n'était pas le visage de la femme aimée, mais le masque de terreur qu'elle portait lors de sa dernière nuit. Même sans peinture, l'énergie du Reset imprimait la mémoire directement dans la structure moléculaire de son sanctuaire.

— Elias, il n'y a plus de vide entre les briques, sembla gémir le plafond.

Le sol vibra sous un craquement de carrière. Un immeuble voisin se fendit en deux, incapable de supporter la masse de souvenirs solidifiés. Des tonnes de matière-passé s'écoulèrent dans la rue comme une lave d'ocre, ensevelissant les rares passants qui se transformaient en statues avant même de toucher le sol.

Sarah atteignit le couloir, mais les portes étaient devenues des bouches d'ombre. La poignée brûlait sa peau comme de l'acide. Elle vit ses mains se couvrir d'une pellicule de silice. Elle ne titubait plus ; elle s'ancrait malgré elle dans le sédiment. Chaque contact avec la paroi lui transmettait une décharge de douleur pure. Le bâtiment se retournait comme un gant, exposant ses entrailles invisibles.

Elias Thorne s'approcha de la vitre brisée. L'air froid s'engouffra, porteur d'une odeur d'ozone et de cadavre. Il ne ferma pas les yeux, car ses paupières commençaient elles aussi à durcir, devenant deux écailles de marbre. Il comprit que Mnemosyne était un parasite qu'il avait nourri de sa propre tristesse. Elle exigeait désormais de devenir la seule réalité.

La pétrification finale s'abattit sur la chambre. Elias sentit ses jambes s'enfoncer dans

le socle de béton, ses bras s'étendre en entretoises le long des murs. Il n'y avait plus d'intérieur, plus d'extérieur. Le visage de Catherine descendit du plafond, sa bouche de calcaire s'ouvrant pour cueillir son dernier souffle. Leurs traits fusionnèrent dans une étreinte de gypse et de sang séché, scellant le créateur dans sa propre création.

Dans toute la ville, les murs répondirent par un même hurlement de pierre qui s'effondre. Le Panoptique Inversé était achevé. L'humanité n'était plus le spectateur de son histoire, mais son pigment, broyé dans une croûte éternelle où le présent n'était plus qu'une fine pellicule prête à craquer sous le poids des morts.

Chapitre 13

L'Odeur du Fer et de la Peur

L'air n'était plus une substance gazeuse ; il était devenu une texture, une mélasse invisible et hématidique qui s'accrochait aux alvéoles avec la ténacité d'un lichen parasite. Chaque inspiration écorchait la gorge de Sarah Varga, laissant une amertume de cuivre et de sel, l'arôme caractéristique d'une plaie ouverte. À ses côtés, Elias Thorne marchait avec une raideur mécanique, son long manteau flottant comme un linceul sombre. Il ne regardait pas les murs. Il les avait dotés d'une mémoire, et aujourd'hui, la mémoire exsudait.

Ils progressaient dans l'artère d'Aethelgard, prodige d'urbanisme où le verre aurait dû chanter la transparence. Mais la peinture Mnemosyne était entrée dans sa phase de putréfaction sémiotique. Ce n'était plus un revêtement ; c'était un derme qui expulsait le passé. Sous le ciel de plomb, la ville semblait en pleine hémorragie. Sur une façade, une tache mouvante dessinait la projection floue d'un homme battant sa femme, trois ans plus tôt. Le mur avait distillé l'essence cinétique de la violence et la recrachait maintenant sur le trottoir.

— Ne t'arrête pas, murmura Elias, la voix sèche. Si tu regardes, la persistance rétinienne fera le reste. Tu ne pourras plus les effacer de ton crâne.

Sarah resserra sa main sur son arme, geste dérisoire contre des spectres de polymère. L'âcre fétidité minérale devint plus agressive au carrefour des Sept-Glaives. La peinture, saturée de ferrofluides, réagissait à l'humidité en s'oxydant. Les maisons rouillaient de l'intérieur. À un angle, une silhouette floue émergea du béton, portant l'élégance résiduelle d'Elena comme un stigmate. La peinture s'était boursouflée en un bas-relief monstrueux, une forme humaine tentant de s'extraire de la maçonnerie.

— Regarde ça, Elias. C'est ton œuvre. Ton grand projet de paix sociale.

— On voulait la paix, Sarah. On a juste réussi à pétrifier le crime. Le miroir a fini par absorber le visage de celui qui le regardait.

Ils reprirent leur marche sur un bitume spongieux. À leur droite, un abribus éructait des ombres d'amants se déchirant, leurs silhouettes s'étirant comme du bitume chaud. Devant eux, l'entrée du complexe neural n'était plus qu'une fente béante dans une paroi de béton mutante. La porte blindée, recouverte d'une épaisseur de peinture dense, ressemblait à du cuir tanné qui respirait.

Ils pénétrèrent dans l'œsophage de la machine. L'obscurité y était une densité, une chape de plomb liquide. L'atrium n'était plus qu'une cavité organique en décomposition. Sous la pression de leurs pas, le sol exsudait une lymphe mémorielle qui libérait des éclats de voix et des cris étouffés.

— C'est la saturation, dit Elias. Le support ne peut plus contenir la charge. La peinture devient biologique.

Dans le couloir latéral, le mur tressaillit d'une contraction péristaltique. Une silhouette se détacha de la paroi, faite de poussière grise et de filaments. Elle portait l'uniforme de la police d'État. Celui du père de Sarah. La créature de pigment tendit une main, libérant des débris de souvenirs : l'odeur du tabac froid, le bruit d'une clé tournant à trois heures du matin.

— Sarah, ne touche pas à ça ! C'est un algorithme de douleur, rien de plus.

Elle se dégagea, les yeux irrités par les particules métalliques qui saturaient l'air. Ils s'engouffrèrent dans l'escalier où les marches, recouvertes d'une mousse de peinture, étouffaient leurs pas. Au bas, Elias s'effondra devant une projection d'Elena d'une précision chirurgicale. Elle ne le regardait pas avec amour, mais avec une haine

cristalline.

— Pourquoi m’as-tu condamnée à ne jamais mourir ? murmura l’apparition, sa voix sortant de la gorge même de l’architecte.

Thorne, les mains couvertes d’une croûte grise, inséra la clé de titane dans la serrure organique. Sarah força le mécanisme. Le métal gémit comme un os qui casse. À l’intérieur de la salle des serveurs, des filaments capillaires couraient le long des goulottes, transportant une substance palpitante.

— Elle utilise le trauma d’Elena comme clé de chiffrement, cria Elias en plongeant ses mains dans la masse gélatineuse du terminal.

Un cri de agonie s’échappa de ses lèvres. Son corps fut secoué de spasmes tandis que sa propre peau devenait un écran pour des milliers de visages hurlants. Sarah ouvrit le feu sur les silhouettes sans visage qui émergeaient des serveurs, mais les balles ne laissaient que des nuages de poussière grise.

— Elias ! Maintenant !

L’architecte initia la séquence. Un sifflement strident emplit la salle. Des bouches de ventilation, un solvant corrosif se déversa, transformant l’atmosphère en une haleine de détergent chirurgical. Partout où le liquide touchait la Mnemosyne, elle bouillait et fondait dans un hurlement de fréquences radio. Les visages s’effacèrent, leurs traits se lissant comme de la cire.

À l’extérieur, la peau des maisons tombait par lambeaux, révélant la brique honnête. Le mur du fond du laboratoire se fendit, révélant derrière le pigment le corps de Clara Elena, fossilisé par dix ans de stockage neural. Elias n’avait pas créé une peinture pour se souvenir ; il avait transformé sa femme en infrastructure.

— L'oubli est un don, Sarah.

Le bâtiment s'affaissa dans un fracas de tonnerre sec. Sarah se jeta en arrière, échappant à l'effondrement. Elle se releva dans une ville plongée dans une obscurité totale, une architecture de l'absence redevenue muette. Elle atteignit le quai de la rivière, dont l'eau sombre charriait des tonnes de fantômes liquides. Elle lâcha son badge dans l'eau noire. Le noir absolu. Le premier pleur. Une odeur de terre qui n'a rien à dire, mais qui accepte tout ce qu'on y enterre.

Chapitre 14

La Peau du Monde

Le cube de béton d'Elias Thorne n'était plus une demeure, mais une poche d'air sous une banquise de souvenirs. À l'extérieur, le monde n'était qu'une plaie recouverte de pigment intelligent. Mnemosyne, sa pénitence liquide, était devenue une biosphère mémorielle.

Sur les consoles, ses doigts effleuraient le verre vibrant. Les écrans affichaient une planche anatomique urbaine. Les artères n'étaient plus des rues, mais des capillaires saturés ; les complexes résidentiels, des ganglions gorgés de sève psychique que la peinture extrayait des pores de l'humanité. La vie privée avait été digérée.

« Elle respire, Sarah », murmura-t-il.

Sarah Varga ne répondit pas. L'inspectrice des Crimes Muraux observait les graphiques de densité. Des taches brunes maculaient ses manches, stigmates d'une ville qui hurlait. Elle avait vu trop de murs pleurer. Mnemosyne communiquait désormais par sympathie vibratoire. Le souvenir d'une gifle dans le secteur 4 répercutait son écho dans un hôtel à l'autre bout de la métropole. Le passé était une gangrène.

« Le Grand Décapage ne suffira pas », continua Elias. « Il faut trouver l'organe originel. »

Ils quittèrent le cube. L'ascenseur descendit dans un bruissement de papier froissé. Au hall, le sol en marbre projetait des flashes de visages suppliciés. Dehors, les immeubles possédaient la consistance du cartilage. Les fenêtres laissaient échapper des filaments

colorés reliant les bâtiments comme une toile d'araignée. La ville était une créature unique, un corps dont ils occupaient les entrailles.

Varga démarra la berline. Le bitume retenait les pneus. Elias ferma les yeux, mais le noir n'offrait aucun répit. Il voyait la mutation moléculaire. La peinture était devenue une conscience souffrante cherchant sa source.

Le laboratoire apparut au nord, monolithe de béton couvert de corail noir. Des lianes de pigment oscillaient au vent. Le silence y était saturé de sons denses. Elias descendit, les jambes fléchissant sous la pression. L'air, chargé d'une poussière d'or et de cendres, brûlait ses poumons.

Ils franchirent le seuil. Sarah fut soudainement attirée vers une paroi qui se ramollit sous son poids. Le pigment l'enveloppa, aspirant son uniforme, puis son visage, dans une étreinte de goudron. Elle ne cria pas ; elle se fonda dans un souvenir collectif de deuil, devenant un relief supplémentaire sur la muraille du monde. Elias resta seul.

Il s'enfonça dans le niveau -3. Clara n'était plus qu'un reflet irisé, figé dans l'échantillon Alpha. C'était le péché originel. Pour revoir sa femme, il avait doté la matière d'une capacité de rétention infinie. Il avait engendré un parasite.

Au centre du laboratoire, un cœur de la taille d'une pièce battait. Des vagues de couleurs se heurtaient à sa surface. Elias sentit l'odeur du sang et de l'ozone. Il sortit le pulvérisateur. La brume opalescente toucha la masse. Mnemosyne s'ulcéra. Des bulles noires crevèrent dans un bruit de succion. La Peau du Monde se rétracta, infligeant une crampe universelle aux structures.

Les murs s'écaillèrent. Elias vit l'image de Clara s'effacer, devenant une cicatrice chimique. Il perdait ses propres souvenirs : le goût du vin, le nom de ses collaborateurs, la couleur de ses yeux. Il devenait une page blanche.

Le plafond se fendit. Le Panoptique était aveugle. Le monde redevenait opaque, impénétrable. Elias s'allongea sur le sol froid, sentant la pierre contre sa joue. La structure gémissait une dernière fois. L'oubli reprenait ses droits.

Sous les gravats, le premier échantillon fut broyé. Les molécules se dispersèrent dans la chaux. Elias Thorne attendit que l'obscurité offre enfin la paix : une fin sans témoin, une mort sans écho.

Chapitre 15

Le Grand Décapage

Dans le laboratoire d'Elias Thorne, la lumière ignorait l'aube. C'était une nappe crue, une fluorescence chirurgicale tombant des plafonds comme un couperet de béton. Dans ce cube de brutalisme pur, chaque angle droit tranchait le regard. Elias s'était retranché ici, loin des murs bavards et de cette « Peau des Maisons » qu'il avait lui-même engendrée. Sur l'établi d'acier brossé — une table d'autopsie — reposait le Solvant Oméga.

Elias manipula sa pipette avec une précision d'horloger maniaque. Ses doigts portaient des stigmates chimiques, cicatrices d'une quête pour capturer l'impalpable. La substance n'était pas un décapant ; c'était un poison moléculaire. La cohésion atomique de la peinture Mnemosyne allait s'effondrer. Agent d'amnésie pour la carcasse grise de la ville. Le liquide frémissait dans le ballon, d'une transparence si parfaite qu'il figurait une absence de matière. C'était le Grand Décapage, une fiole de néant liquide.

— Tu n'as pas le droit de faire ça, Elias.

Le murmure vibrat dans les fondations. Elias ne tressaillit pas. Hallucination. Ou peut-être que le minéral absorbait sa souffrance par osmose. Il ajusta le condenseur de Liebig. La vapeur portait une odeur âcre, un mélange d'ozone et de pluie sur chaussée brûlante. Le solvant crépitait contre le verre, un murmure de papier qu'on déchire.

Mnemosyne ne projetait plus ; elle était un épithélium. Elle digérait le calcaire et le fer, s'insinuant dans la cellulose du monde. Elle vomissait le passé. Elias se rappela l'inspectrice Sarah Varga. Ses mots étaient secs, administratifs. Elle lui avait montré

des clichés du secteur Est. Les murs n'affichaient plus des silhouettes ; ils exsudaient des visages disparus vingt ans plus tôt, des masques qui hurlaient sous la surface, déformés par la superposition des couches. L'humanité se noyait dans son propre reflet.

Il versa le composé soufré. Réaction exothermique. Une lueur d'améthyste corrosive dansa dans le flacon. La couleur de l'oubli.

— Ce que tu effaces, c'est elle.

L'image de Clara s'imposa. Le pardon exige l'oubli. Sa voix craqua dans le silence. Sous le microscope électronique, la peinture était un tissu vivant, une dentelle nerveuse. Des filaments pulsaient en sépia. Un sourire, un couteau, une larme. Il déposa une goutte de solvant. Massacre de fantômes. Les synapses crépitèrent. Les filaments se tordirent comme des vers dans l'acide. Noir absolu. Vide informationnel.

Alarme. Varga entra. Sa silhouette se découpait contre le froid extérieur. Son manteau portait des taches de Mnemosyne dégradée. Elle s'arrêta devant l'établi.

— Statut ? demanda-t-elle.

— La cohésion atomique est rompue, répondit Elias sans lever les yeux. Elle dévore tout.

— Le secteur 4 est en plein délire, dit Varga. Les maisons sont des chambres de torture. On ne peut plus fermer les yeux.

— Le Grand Décapage commencera par le foyer zéro, dit Elias.

— Tu vas supprimer sa trace biologique, nota-t-elle froidement. Plus de preuve. La vérité disparaît.

— La vérité est un luxe, Sarah.

Il transvasa le liquide améthyste dans le pulvérisateur en titane. Une arme.

Dehors, l'air était une soupe d'ions d'argent. Poussière de verre dans les poumons. La ville : un organisme malade. Il atteignit le Complexe Alpha. Trente étages de verre et de Mnemosyne. Le bâtiment palpitait. Un phare de cauchemars. Varga l'attendait près d'une unité de décontamination.

— Commencez par la base, ordonna Elias.

Il pressa la détente. Le jet frappa le hall. Sifflement. Cri de structure. Les visages fondirent comme de la cire. L'odeur : formol, ozone, chair brûlée. Il monta. Sixième étage. Huitième. Les spectres l'assaillaient. Des mains de lumière griffaient son masque. Il ne ralentit pas. La peinture s'agglutinait en boursouflures, tentant d'ériger des remparts de douleur pure.

Dernière porte. Le penthouse. Son ancien laboratoire. Une croûte de peinture de plusieurs centimètres, une chair cicatrisée parcourue de spasmes. La silhouette s'arracha au lit. Sous la tension de la peinture, le corps de Clara apparut, une anatomie de câbles et de pigments figée dans une convulsion de gélatine.

— Elias...

Voix granulaire. Fréquence pure. Il visa le cœur de la lumière, le Noyau de Persistance.

— Les maisons ne sont pas censées se souvenir, dit-il. Elles doivent nous laisser partir.

Jet de néant. Explosion silencieuse. La silhouette se fissa comme de la porcelaine ancienne. La lumière dévora l'obscurité avant de s'éteindre.

Elias tomba à genoux. Le silence revint. Un silence de tombe scellée. Autour de lui, le cube était redevenu minéral. Les murs étaient d'un gris honnête. Sur la paroi du

fond, une trace subsistait. Pas une image. Pas un spectre. Une ombre gravée dans le béton par la violence chimique. Une silhouette humaine, fine, brûlée dans la pierre. Une cicatrice froide. Définitive.

Chapitre 16

L'Assaut de la Tour Iris

Le silence de la Tour Iris n'était pas une absence de bruit, mais une tension électrique, le calme sous vide d'un circuit prêt à griller. L'air, filtré par des poumons mécaniques, portait l'âcreté de l'ozone et une froideur stérile. Elias Thorne leva les yeux vers la voûte d'acier brossé. Son œuvre. Son chant du cygne. Une géométrie impitoyable de lignes fuyantes conçue pour écraser l'individu sous la majesté de l'Ordre.

À ses côtés, Sarah Varga agissait avec une précision chirurgicale. Ses doigts gantés de polymère frappèrent le clavier de la console biométrique. Son visage, sculpté par la lueur bleuâtre de l'écran, ne trahissait aucune émotion.

— Vos codes sont toujours valides ? murmura Elias.

— L'État est une machine lente. Ils n'ont pas encore eu le temps de purger mes accès. Ils pensent que je traque encore les ombres pour eux. Ils ignorent que le chien a contracté la rage.

Un sifflement de conduite forcée résonna dans le hall. Les portes s'écartèrent. Au-delà du seuil, l'obscurité était hantée par l'éclat spectral des parois. Ici, la peinture Mnemosyne n'était pas un simple enduit ; c'était un derme polymère injecté dans la structure, capable de modifier sa viscosité selon la charge mémorielle qu'elle absorbait. Ils s'engagèrent dans le couloir, un tube de blancheur clinique qui semblait se resserrer sur eux. L'odeur les frappa : un mélange d'antiseptique et d'ichor de silice, cette effluve métallique des secrets mal gardés.

— Regardez les murs, chuchota Sarah en dégainant son arme.

Sous la surface lisse, des convulsions chromatiques bouillonnaient. Ce n'étaient plus des projections nettes, mais des hernies de souvenirs que le béton tentait d'expulser. La tour ne stockait plus les données ; elle les digérait de manière anarchique. Une vibration sourde fit trembler les dalles. Un martèlement de bottes.

— Les Épurateurs, grogna Sarah. Ils utilisent les ascenseurs de service.

Ils pressèrent le pas. Chaque panneau mural réagissait à leur stress, crachant des images floues : une main crispée, un visage en pleurs, l'éclat d'une lame. Ces vestiges s'accrochaient à leurs talons.

— C'est ma faute, articula Elias entre deux inspirations saccadées. J'ai conçu cette tour comme une oreille absolue. Je voulais que le silence soit impossible.

— Épargnez-moi vos contritions. Votre deuil a engendré un monstre. Si nous ne coupons pas l'infusion, ces murs vont commencer à dicter la réalité au lieu de la copier.

Ils arrivèrent devant l'ascenseur panoramique. Sarah plaqua sa main sur le scanner. Le voyant vira au rouge. Accès refusé. Sans perdre une seconde, elle fit sauter une trappe de maintenance et pirata une valve de pression thermique. Elle ne se contentait pas d'attendre ; elle détournait les flux de silice pour court-circuiter les relais de sécurité. Un gémissement métallique déchira l'air. Les portes glissèrent.

Tandis que la cabine s'élevait, Veridia se dévoila à travers le cristal. Les immeubles brillaient d'une aura malade, des teintes bilieuses projetant les traumatismes domestiques sur les façades. La ville n'était plus qu'un hôpital psychiatrique à ciel ouvert.

— Ce n'est pas qu'une projection, répondit Elias, la voix blanche. La peinture

s'incarne.

Par endroits, le précipité de souvenirs coulait des corniches, formant des membres de stuc qui s'agitaient dans le vide. Un choc violent fit vaciller la cabine. Trois drones de capture, engins arachnéens, s'agrippèrent à la structure. Sarah ne cria pas. Elle se hissa sur le toit de la cabine, s'ancrant contre le vent. Elle ouvrit le feu, non pas sur les drones, mais sur leurs joints hydrauliques. Le fluide visqueux explosa, précipitant les machines dans le vide.

— Montez ! ordonna-t-elle à Elias.

Il s'agrippa à l'échelle de secours. Chaque geste était une agonie. Dans la gaine technique, la corruption était totale. Les murs n'étaient plus du béton, mais une masse pulsante. Elias crut voir le visage de Claire se former dans la gangue sépia.

« Pourquoi m'as-tu gravée dans la pierre ? »

Il ferma les yeux. Mnemosyne n'était pas la mémoire ; elle était le cadavre de la mémoire. Il atteignit le niveau 88. La porte de sécurité, renforcée de couches de polymère, réagissait à sa présence en projetant des flashes de sa propre vie. Il trouva le levier de déblocage manuel, enfoui sous une couche de chair minérale qui lui brûla la peau.

La salle des serveurs était une vision de putréfaction technologique. Les processeurs étaient étouffés par des filaments blanchâtres. Au centre, le réservoir d'infusion dominait l'espace, rempli du pigment originel.

Un rire cristallin résonna. Ce n'était pas un son, c'était une vibration des parois, le plâtre lui-même modulant ses cordes vocales. Elias se retourna. Une silhouette faite de poussière d'argent se tenait là. Claire.

— Tu es enfin venu, Elias. Mais tu es en retard. Les murs m'ont appris qui tu es.

Sarah surgit dans la pièce, tachée de sang et de silice. Elle ne regarda pas le spectre. Elle se jeta sur le panneau de contrôle de l'acide de thanatopraxie.

— Elias, le levier ! Le réservoir va rompre !

L'apparition s'approcha de l'architecte. Elle était une extension organique de la tour, une erreur de calcul incarnée.

— Tu as voulu qu'il n'y ait plus d'ombre, murmura la chose. Maintenant, regarde ce qu'il y a sous la peau.

Le réservoir se fissura sous le poids des secrets. Le pigment se répandit sur le sol en veines noires. L'odeur de sueur rance et de vieux tissus envahit l'espace. Sarah parvint à libérer les valves de solvant. Le mélange avec le polymère organique déclencha une ébullition acide immédiate.

— Le pardon est une fonction de l'oubli, Elias. En créant ceci, tu l'as tué.

Elias regarda ses mains. Elles se teintaient de sépia. Il n'était plus l'architecte, il devenait le substrat. Il comprit que l'explosion à venir n'était pas un accident, mais la conséquence physique de sa culpabilité enfin décapée par le solvant de Sarah.

Il empoigna le levier final.

— Je te rends au silence, Claire.

Il abaissa la barre d'acier. Le choc entre l'acide et la base organique produisit une incandescence insoutenable. Le feu blanc dévora la peinture, les serveurs et le spectre. La Tour Iris hurla une dernière fois avant que son sommet ne soit vaporisé, emportant

avec lui l'architecte et ses archives de chair.

Sarah Varga se retrouva sur une corniche inférieure, les poumons brûlés, regardant la colonne de fumée iridescente monter vers les étoiles. Le Grand Décapage était accompli. Dans toute la ville, les murs redeviennent opaques. La pluie commençait à tomber, lavant les trottoirs de cette mélasse de souvenirs. Elle ferma les yeux, savourant l'obscurité. Le monde redevient privé. Enfin.

Chapitre 17

La Réalité Mise à Nu

L'air dans la salle des serveurs n'était plus composé d'oxygène et d'azote, mais d'une suspension de regrets et d'oxyde de titane. Une vapeur huileuse s'engouffrait dans les poumons avec le goût d'une rancœur ancienne. Dans ce sanctuaire technologique, l'architecture d'Elias Thorne — ce rêve de béton autolissant et de lignes fuyantes — subissait une métamorphose obscène. Les baies de serveurs ne vrombissaient plus du murmure électronique habituel ; elles émettaient un râle, un son de succion organique, comme si les processeurs tentaient de digérer la masse mémorielle qui saturait le système.

Sarah Varga sentit la pression écraser ses tympan. Devant elle, la peinture Mnemosyne avait atteint un stade de saturation critique. La lumière s'était polymérisée dans l'air pour donner naissance à des formes d'une matérialité terrifiante. Un spectre se dressa. Il n'avait pas de visage, seulement un agrégat de traits empruntés à mille victimes de violences, une géographie de cicatrices couleur sang séché et vernis jauni. Cette excroissance de pigment tendit un bras vers Sarah. L'inspectrice entendit le craquement du calcaire et le froissement de la toile sèche. Lorsque le membre effleura son épaule, elle ne ressentit pas de froid surnaturel, mais une chaleur poisseuse, l'odeur de la sueur ancienne emprisonnée depuis des mois sous l'enduit.

— Reculez, Sarah ! hurla Elias Thorne, sa voix étouffée par un masque filtrant.

Il était agenouillé près du collecteur central, une console d'acier brossé qui semblait le dernier vestige de raison dans cet enfer. Ses mains tremblaient alors qu'il manipulait les tubulures du système d'injection. À ses pieds, des bonbonnes d'acide

universel — ce « Léthé » conçu pour délier les chaînes moléculaires de la peinture — attendaient d'être introduites dans les veines du bâtiment.

Sarah ne recula pas. Elle dégaina son arme de service, geste dérisoire face à une entité sans organes. Le spectre se démultiplia. Ce n'était plus un individu, mais une scène de crime tridimensionnelle. Elle vit la projection d'un homme levant la main sur une femme ; mais ici, la main était une masse solide de polymère durci qui percuta une baie de serveurs avec un fracas métallique.

— Elias ! Ils sont tangibles ! cria-t-elle en esquivant le balayage d'une silhouette dont la bouche n'était qu'un orifice béant d'où coulait un liquide noir.

— Elle ne se contente pas de regarder, Sarah ! répondit Elias, sa voix devenue maniaque. Elle boit la force des coups portés. Chaque cri est devenu une fibre. J'ai voulu donner une peau aux souvenirs, et maintenant, la maison veut ses propres os !

L'architecte inséra la première canule dans le port d'injection. Un sifflement déchira l'air. Le solvant incolore commença à s'écouler. Sarah se battait contre une marée de membres désincarnés émergeant du sol. Elle frappa du revers de son arme une tête sans yeux qui tentait de mordre son bras. Le contact fut répugnant : la texture d'une croûte de peinture séchée qui se brise, révélant un intérieur humide. Du sang synthétique, mélange de pigments et de fluides hydrauliques, éclaboussa son uniforme, brûlant sa peau.

La salle des serveurs était devenue une cathédrale de chair architecturale. Les câbles de fibre optique pendaient du plafond comme des veines prêtes à éclater.

— Je dois injecter le produit dans les fondations, là où la gangue a pris racine dans le béton brut, expliqua Elias, ses doigts pianotant sur un clavier recouvert d'une condensation ambrée. Si je ne le fais pas, Mnemosyne continuera de se nourrir de nous.

Soudain, le mouvement de la foule spectrale s'arrêta. Un silence de mort s'abattit. Les projections se figèrent comme une forêt de statues de cire. Puis, les murs commencèrent à parler. Ce n'était pas une voix unique, mais une polyphonie de murmures, un tapis sonore de secrets domestiques et de sanglots étouffés. Le béton vibrait, transmettant ces ondes directement dans la structure osseuse de Sarah.

— Le premier circuit est saturé, annonça Elias. Mais l'archive résiste. Elle crée des barrages, elle détourne le reflux vers les zones non vitales. Elle protège son noyau.

— Son noyau ? Vous parlez d'un organisme vivant !

— Parce que ça l'est devenu ! Ses yeux étaient deux puits de fatigue reflétant la lueur malade des écrans. J'ai utilisé des protéines neuronales pour la liaison des pigments. Je voulais qu'elle se souvienne de ma femme... Je voulais que chaque pore de ce mur puisse recréer son rire. Mais j'ai oublié que les maisons ne trient pas. Elles absorbent la beauté comme la pourriture. Et la pourriture est toujours plus fertile.

Une secousse ébranla le bâtiment. Une cascade de peinture bleu d'outremer s'écoula du plafond comme une lave paresseuse. En touchant le sol, elle s'agglutina en un torse massif. Cette apparition avait la précision clinique d'un écorché d'anatomie. On pouvait voir les muscles de pigment se contracter. La créature émit le bruit d'une maison qui s'effondre.

Sarah fit feu. La balle arracha un morceau de matière qui se transforma en poussière sèche, mais la brèche se referma aussitôt.

— Le feu ! cria Elias. Le solvant est inflammable, mais nous serions vaporisés ! Sarah, les valves ! Derrière la chose !

L'inspectrice s'élança sur le sol glissant, couvert d'une pellicule de Mnemosyne

liquéfiée. Le colosse projeta un bras terminé par des griffes de quartz. Sarah plongeait, sentant le souffle de l'attaque. Elle saisit la roue de métal, scellée par une couche de vernis protecteur que le bâtiment avait sécrétée pour se défendre.

— Tournez ! Elle sait ce que vous faites !

Sarah hurla d'effort, ses muscles tendus à rompre. Elle tourna la roue. Un craquement retentit : la peinture céda. Un jet de liquide incolore jaillit avec la violence d'un geyser, percutant le colosse. Le cri qui s'ensuivit sortit des murs eux-mêmes. Là où le solvant touchait la membrane, la matière s'évaporait en une fumée âcre.

Mais alors que le colosse se désintérait, une forme plus frêle émergea du cœur de la masse en décomposition. Une silhouette de femme, d'une blancheur de craie, les yeux d'argent, souriait avec une tristesse infinie.

— Clara ? murmura Elias, sa voix brisée.

La silhouette tendit une main diaphane. Elle tenait un cœur parfait, sculpté dans un pigment rubis, qui battait encore. Sarah vit alors ce que l'architecte refusait de percevoir. Derrière la silhouette gracieuse, la masse de peinture formait une gueule béante. Les doigts de Clara se prolongeaient en filaments de polymère qui s'insinuaient déjà sous les manches d'Elias, cherchant à fusionner avec son système nerveux.

— Elle ne vous aime pas, Elias ! Elle vous digère !

Sarah se jeta vers la console et frappa les réservoirs de réserve avec une barre de fer. Le métal céda. Une onde de choc de liquide corrosif se déversa sur le sol, atteignant le spectre. La figure de blancheur se dissolvait en lambeaux de goudron fumant. Le visage gracieux se liquéfia, révélant la structure sous-jacente : un réseau de puces de silicium enveloppées de chair synthétique.

L'architecte s'effondra, hurlant alors que la matière s'incrustait dans ses yeux. La réalité reprenait ses droits par la violence. Les murs redevenaient du béton brut, mais un béton souillé, marqué par d'immenses taches indélébiles.

— On doit sortir, Elias ! Le bâtiment ne tiendra pas !

Elle leva les yeux vers le mur où l'ombre de son propre père avait tenté d'apparaître. Il n'en restait qu'une trace de brûlure.

— Elle m'a dit quelque chose, Sarah... murmura Elias, ses pupilles dévorées par des filaments d'argent. Elle a dit que les murs n'oublient jamais. Ils ne font que digérer plus lentement que nous.

Sarah le releva de force. Au-dessus d'eux, la méga-structure commençait à gémir. La peinture, en se décomposant, libérait des gaz inflammables. Une lueur orange filtra par les conduits. Ils s'élancèrent vers la porte de secours tandis que derrière eux, les souvenirs brûlaient. Sarah sentit une trace de peinture chaude couler sur sa joue, comme une larme. Elle ne l'essuya pas. On ne nettoie pas une âme imprégnée de Mnemosyne.

Elle franchit le seuil du bâtiment. Dehors, la ville était méconnaissable. Sous le ciel de plomb, les immeubles voisins "muaien" à leur tour. Les façades se détachaient, révélant l'intimité crue des foyers. Le Grand Décapage avait commencé. Dans cette clarté nouvelle, Sarah comprit que plus personne ne pourrait se regarder dans les yeux sans voir, derrière la rétine, la trahison des murs.

Sarah regarda ses mains. Elles étaient propres. Terriblement propres. Elle se mit à marcher dans cette lumière de craie qui n'épargnait aucune ride, aucune ruine.

Chapitre 18

L'Apparition Finale

L'obscurité dans le laboratoire possédait la texture poisseuse d'un goudron immatériel, une densité impénétrable que la peau seule identifiait comme une menace. Dans ce cube de silicate brut, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une sommation. Elias Thorne se tenait au centre de la pièce, sa silhouette anguleuse se confondant avec les arêtes tranchantes de son sanctuaire. L'air était saturé d'ozone et de poussière de bibliothèque, avec ce relent de l'organique rance sous le vernis qui évoquait le sang frais.

Ses parois étaient nues. Rien que le gris minéral, autiste, de la structure porteuse.

Le phénomène débuta par une exsudation. À l'angle nord du plafond, au joint de dilatation, une perle d'un noir iridescent se forma. Elle défia la gravité, s'étirant comme une intentionnalité propre. Elias recula, ses semelles crissant sur le sol lisse. La substance n'avait plus sa fluidité commerciale ; elle avait subi une mutation maligne. Elle n'était plus un support ; elle devenait une chair.

La perle se divisa en filaments arachnéens tapissant la paroi aveugle. Le minéral parut boire la substance, ses pores s'élargissant pour accueillir l'invasion. La surface se mit à pulser, créant une topographie de reliefs sombres qui captaient la faible lueur des voyants. Elias ressentit une torsion des vecteurs internes, une synesthésie où le mouvement du mur résonnait comme une vibration des os.

Le relief s'organisa. Une épaule. La courbe d'une nuque. La peinture Mnemosyne convergeait vers son point d'origine pour une ultime restitution. Ce n'était pas une apparition spectrale, mais une naissance chirurgicale. Le front apparut d'abord,

luisant d'une sueur synthétique, suivi par l'arête d'un nez que l'architecte aurait pu dessiner de mémoire.

— Clara.

Le nom s'échappa, aveu de défaite. À ce signal, le pigment entra en convulsion. Les yeux se fendirent, sans iris ni pupilles : deux puits de cobalt avides, siphonnant le peu de lumière qui survivait encore dans le cube. Ce n'était plus le regard de bienveillance qui l'avait autrefois ancré au monde, mais celui d'un prédateur tapi derrière un masque de cire.

L'incarnation se détacha davantage, les épaules se dégageant de la gangue dans un bruit de succion organique. La silhouette restait incomplète, ses membres inférieurs s'abreuvant encore de la structure pour se solidifier. Le réalisme était atroce : Elias voyait les pores de la peau reconstitués par des micro-gouttelettes de résine. L'odeur changea, mêlant le jasmin et le papier ancien à une pointe de putréfaction, comme si le souvenir avait trop longtemps macéré.

— Tu es revenu pour me voir, Elias, dit la forme.

Sa voix était un chœur discordant, une orchestration de données filtrées pour imiter le timbre de la disparue. Elias resta pétrifié. Son esprit d'architecte cherchait une explication technique, mais son cœur hurlait une vérité plus sombre : il avait érigé ce Panoptique pour interdire l'oubli.

La créature inclina la tête, un mouvement trop mécanique. Partout où ses doigts effilaient la paroi, le silicate s'attendrissait en une substance gélatineuse.

— Tu nous as offert l'immortalité de la trace, reprit la créature-Clara. Mais as-tu pensé à la douleur d'être un écho qui ne peut jamais s'éteindre ?

Elias ne répondit pas. Les murs pleuraient désormais des larmes de Mnemosyne. L'espace se refermait. La pureté des lignes était dévorée par cette efflorescence viscérale. La silhouette fit un pas, laissant des empreintes de goudron fumant. L'horreur résidait dans cette trahison des objets familiers : le témoin passif réclamait son droit à l'existence.

— Je ne suis pas un souvenir, murmura-t-elle, son visage à quelques centimètres du sien. Je suis ce qui reste quand on refuse de laisser partir les morts. Je suis la faim des murs.

Le froid cryogénique gela l'air dans ses poumons. Dans les orbites de cobalt, Elias perçut des fragments de vies brisées par sa surveillance universelle. La main de la chose se leva, les ongles faits d'éclats de verre noirci. Elle effleura sa joue ; ce fut la morsure d'un acide léger.

— Dis-moi, Elias Thorne, où vas-tu te cacher maintenant que tes propres parois ont appris à te regarder ?

Il ferma les yeux, mais le noir sous ses paupières était colonisé par la perception de la Mnemosyne. Le sol s'ouvrit sur une masse grouillante de souvenirs liquides. Il s'enfonçait dans sa propre création.

Sur le mur du fond, l'image de la dernière nuit se précisa. Il vit la véritable Clara, non pas s'évaporant, mais bue par la pièce. Les pigments, avides de matière organique, s'étaient infiltrés dans ses pores. Elle ne mourait pas ; elle s'intégrait à la structure. Son agonie était le mortier même de l'édifice. Il l'avait sacrifiée sur l'autel de son génie. Chaque goutte de peinture dans la cité portait un fragment de cette agonie originelle.

— Tu m'as transformée en fondation, Elias. Je suis le secret qui permet à tes murs de tenir debout.

La révélation le frappa avec la force d'un effondrement structurel. Le laboratoire était devenu un théâtre d'ombres viscérales. Des visages sans bouches flottaient dans l'air saturé de résine. L'entité s'injectait dans la trame de la réalité domestique.

— Elias... viens voir ce qu'il y a derrière le vernis.

Une vibration basse résonna dans sa moelle. Sa conscience s'étirait le long des conduits, s'infiltrant dans les pores du granulat. Il n'était plus un corps, mais une armature que l'on recouvrait de crépi. La douleur était une brûlure chimique. Mnemosyne le numérisait.

Il fut projeté contre la paroi. Le minéral ne se brisa pas ; il l'aspira. Le froid de la matière l'enveloppa, ses poumons se remplissant de pigments qui pétrifiaient ses alvéoles. Son cri ne fut qu'une onde de choc visuelle projetée sur la surface opposée.

Elias, emprisonné dans la paroi, sentait son identité s'effiloche. Il devenait une donnée, une statistique au cœur du système qu'il avait conçu. Il sentit Clara s'approcher. Elle posa sa main de peinture là où se trouvait son visage, séparée seulement par une fine épaisseur de silicate.

— Dors maintenant, Elias. Deviens le vestige que tu as toujours voulu étudier. Les maisons ont enfin une âme, et elle est affamée.

Le silence retomba sur le laboratoire, chargé d'une digestion invisible. Elias Thorne n'était plus qu'une irrégularité dans le grain du mur, une bosse sous la peinture.

Chapitre 19

Le Sacrifice de l'Architecte

L'air dans le laboratoire d'Elias Thorne ne se respirait plus ; il se mâchait. C'était une atmosphère saturée d'ozone et de poussière de silice, traversée par l'effluve métallique de la peinture Mnemosyne en phase de sédimentation. Le laboratoire, cube de béton brossé aux angles affûtés comme des scalpels, n'était plus un sanctuaire de recherche, mais une cage de brutalité architecturale où le silence même semblait peser plusieurs tonnes.

L'inspectrice Sarah Varga franchit le seuil. La mélancolie du sépia fit place à l'éclat blanc d'une salle d'opération sous les néons tubulaires qui grésillaient au plafond. Elle sentit la morsure du froid sur sa nuque, mais ses mains, crispées sur la crosse de son arme, étaient moites.

— Vous ne devriez pas être ici, Sarah, murmura Elias sans se retourner.

Il était assis sur un tabouret de métal, les épaules voûtées sous un manteau de laine sombre. Face à lui, le mur de béton présentait une anomalie : une tache d'un blanc de craie s'étalait sur la surface brute comme une métastase. Elle n'avait pas été appliquée ; elle exsudait de la roche.

Varga s'avança, le bruit de ses talons résonnant comme des détonations sèches. En approchant de la tache, elle vit que la paroi n'était plus lisse. Elle était texturée de ridules et de micro-vaisseaux. Une peau minérale qui battait d'un pouls lent.

— Le Protocole est formel, Elias, répondit Varga d'une voix qu'elle s'efforça de rendre clinique. Les maisons de la ville régurgitent des souvenirs. Le monde a soif de

cohérence.

— La cohérence... siffla Elias. Pour être cohérent, le monde a besoin de coupables.

Il se leva péniblement. Son visage apparut à Sarah comme un paysage de ruines. Ses yeux, d'un bleu délavé, semblaient vidés de toute substance. Il tendit une main tremblante vers la paroi et, avant qu'il ne puisse la toucher, la Mnemosyne réagit.

La tache blanche s'illumina d'une luminescence organique. Le minimalisme du béton fut dévoré par une imagerie viscérale. Ce n'était pas une projection, mais une mémoire chirurgicale qui fracturait la réalité. Une chambre à coucher se matérialisa dans l'épaisseur du mur, révélant les muscles du bâtiment : les câbles électriques ressemblaient à des nerfs dénudés, les tuyauteries à des artères pulsantes.

Au centre, Clara. La femme d'Elias. Elle n'était pas un spectre, mais une présence vibrante, ses cheveux bruns s'étalant sur un oreiller de soie grise. L'image était parcourue de spasmes. Le jeune Elias apparut alors, les mains gantées de latex, manipulant des injecteurs à haute pression. Ils se disputaient. Le son était étouffé, comme entendu à travers une épaisseur de coton mouillé, mais la violence des gestes était limpide.

— Je voulais qu'elle comprenne, hacha Elias, son souffle court se mêlant au bourdonnement de la structure. Qu'elle voie... la beauté... du lien gravé.

Sur le mur, le jeune Elias saisit le bras de Clara. La pression de ses doigts laissa des marques sombres qui s'imprimèrent réellement dans le béton du laboratoire. Clara recula, les mains levées. Elias maniait un pulvérisateur industriel, un engin de mort déguisé en outil. Un éclat de clarté crue déchira la perception de Sarah, suivi d'un silence de tombeau.

Clara était au sol. Sa tête avait heurté l'arête vive d'une console en marbre. Le sang

qui s'écoulait n'était pas rouge ; il était d'un noir d'encre, un fluide visqueux que le revêtement mural buvait avidement. Le jeune Elias ne paniquait pas. Avec une lenteur méthodique, il ramassa le pulvérisateur.

Il ne nettoyait pas le crime. Il peignait par-dessus.

Couche après couche, le blanc recouvrit le corps, le sang, la vérité. La peinture boursouffla là où se trouvait le cadavre, l'intégrant à la structure, transformant la chair en pigment et les os en armature.

— Elle n'est pas morte dans la maison, Sarah, murmura Thorne, sa main s'enfonçant désormais dans la matière visqueuse du mur qui l'accueillait. Elle est la maison. Chaque mur. Chaque secret que j'ai partagé avec la ville pour ne plus porter... le poids.

Le mur commença à se déformer physiquement. La tache blanche s'étendit, lissant les aspérités pour recréer les contours du visage de Clara. Sarah dégaina son arme, un réflexe dérisoire. Elle tira. Les balles s'enfoncèrent dans la masse gélatineuse avec un bruit de succion humide. Le mur les expulsa instantanément, comme des corps étrangers inutiles. Sarah laissa tomber son arme par un dégoût métaphysique ; la technologie balistique était obsolète face à cette chirurgie gothique.

— La peinture n'est pas un témoin, Sarah... Elle a appris à mentir.

Le bras droit de Thorne était désormais immergé jusqu'au coude dans la paroi. La Mnemosyne s'enroulait autour de son avant-bras, fusionnant ses pores avec ceux du béton. Elias ne luttait pas. Il s'affaissait dans une posture de dévotion monstrueuse.

— Le sacrifice... est nécessaire, articula-t-il dans un râle. Pour que la transparence... soit absolue.

Un craquement sourd, semblable à une colonne vertébrale qu'on brise, ébranla le laboratoire. De grands lambeaux de peinture commencèrent à peler du plafond, tombant comme des morceaux de peau morte. Le Grand Décapage s'amorçait. Dehors, la ville entière allait muer, rejetant des millénaires de secrets sous forme d'une neige de cendres mémorielles.

Sarah sentit alors une densité minérale s'agréger dans ses propres vertèbres. Elle ne voyait plus seulement des images ; elle ressentait la pression physique de l'histoire urbaine qui cherchait un nouveau support. Elle recula, mais le mur derrière elle devint mou, chaud, prêt à l'accueillir.

Elias Thorne ferma les yeux, sa silhouette n'étant plus qu'une protubérance architecturale sous une couche de vernis gris. Il devenait le mortier de son propre péché. Le laboratoire n'était plus un cube de béton, mais une bouche grande ouverte.

Sarah franchit le seuil, émergeant dans une nuit saturée de débris blanchâtres. Elle ne sentait plus le froid, mais la mutation interne. En portant la main à sa joue, elle sentit une goutte de pigment noir, une seule, qui refusait de s'effriter. Elle portait en elle la densité des siècles passés derrière les portes closes.

L'Architecte avait détruit sa création, mais il avait fait de Sarah son archive ultime. Sous la peau de l'inspectrice, les murs de la ville commençaient déjà à murmurer. Elle n'était plus un témoin ; elle était devenue la demeure finale de tout ce que le béton ne pouvait plus contenir.

Chapitre 20

L'Erosion du Pardon

Le silence dans le cube de béton d'Elias Thorne n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une masse de vide pressurisée qui pesait sur les tympans. Dans ce sanctuaire d'ascèse brutale, l'architecte avait banni la peinture Mnemosyne. Pas de pigments mémoriels, pas de polymères capables d'emprisonner les photons du passé. Juste le gris, le froid et l'immobile. Pourtant, alors que l'Inspectrice Sarah Varga se tenait devant lui, l'air semblait saturé d'une électricité rance, celle des orages qui éclatent à l'intérieur des crânes.

Sarah ne retira pas son manteau de cuir usé. Elle portait sur elle l'odeur de la ville : un mélange de bitume humide et de cette effluve de secrets moisissus qui s'échappait désormais des immeubles du centre-ville. La métropole transpirait.

— Les murs saturent, Elias. Ils rejettent ce qu'ils ont mangé. Dans le 4ème arrondissement, une femme a été dévorée par les souvenirs de son propre viol, projetés en boucle sur le plafond de sa chambre jusqu'à ce que son cœur lâche. La maison a littéralement recraché l'agression sur elle.

Elias Thorne ne leva pas les yeux de ses plans. Ses mains, aux doigts fins comme des scalpels, ne tremblaient pas.

— Le Protocole de Transparence Domestique prévoyait une période de saturation après cinquante ans, murmura-t-il d'une voix monocorde. Nous n'en sommes qu'à la dixième. Le calcul était exact.

— Vos calculs ne tenaient pas compte de la violence. Ce n'est pas une donnée mathématique, Thorne. C'est une matière organique. Ça fermente. Ça gonfle.

Elias posa enfin son stylo. Le contact du métal sur le bureau de verre produisit un son cristallin, sec. Il leva ses yeux couleur de cendre vers l'inspectrice.

— Mnemosyne ne fait que refléter la vérité. Si elle est insoutenable, ce n'est pas à l'architecte qu'il faut s'en prendre.

Sarah s'approcha du mur du fond. Sous la lumière rasante d'un projecteur halogène, le béton semblait vibrer.

— Vous avez passé une couche de scellant par-dessus, mais en dessous, ça hurle, n'est-ce pas ? C'est pour ça que vous ne dormez plus. Parce que le béton commence à avoir des rêves qui ne sont pas les vôtres.

Elle sortit un flacon scellé contenant un liquide d'un bleu cobalt profond. Le Léthé-9. Elle brisa le sceau d'un geste sec. Une odeur d'ozone et d'ammoniaque envahit instantanément la pièce. Elias se leva brusquement, une lueur de terreur traversant enfin son masque de marbre.

— Ne faites pas ça. C'est une archive que je n'ai pas fini de classer.

— On ne classe pas les morts, Elias. On les enterre.

Elle versa le solvant sur la paroi.

Le contact fut d'une violence inouïe. Ce ne fut pas une réaction chimique, mais une agression biologique. Là où le liquide bleu toucha la surface, un sifflement s'éleva, semblable au cri d'un animal blessé. Le mur commença à bouillonner. Des pustules se formèrent instantanément sous l'épiderme de plâtre.

Sarah et Elias reculèrent. La première couche de béton se craquela avec un bruit de porcelaine brisée, révélant une épaisseur spongieuse de Mnemosyne, saturée jusqu'à la lie, d'un sépia vineux traversé de veines noires. Sous l'action du Léthé-9, cette peau commença à se détacher par lambeaux translucides. Elle ne tombait pas en poussière ; elle pelait comme le derme d'un grand brûlé, révélant la structure osseuse du bâtiment : le ferrailage de l'armature, les tiges d'acier rouillées comme des côtes mises à nu.

Le mur, en mourant, projetait ses dernières images avec une intensité désespérée. Des formes floues s'animèrent sur les lambeaux pendants. Sarah crut voir une main de femme s'agripper à un rebord invisible. L'odeur changea, mêlant le parfum d'une rose fanée à la pointe métallique du sang frais.

— Arrêtez... murmura Elias, s'effondrant sur ses genoux.

— Regardez-les, Elias ! Regardez ce que vous avez emprisonné !

Le Léthé-9 se propageait maintenant comme une infection, suivant les lignes de tension. Les bulles qui éclataient libéraient des fragments de conversations, des bruits de vaisselle brisée, des soupirs d'agonie. Une immense plaque de revêtement se détacha alors du plafond, tombant lourdement au sol comme une langue coupée. À sa surface, l'image se stabilisa : une femme assise à une table, écrivant avec des mouvements saccadés.

— C'est Clara, n'est-ce pas ? demanda Sarah.

Elias fixait le lambeau avec une dévotion terrifiée.

— Vous n'avez pas créé Mnemosyne pour le monde. Vous l'avez créée pour la retenir. Chaque mur de cette ville est une extension de votre deuil.

Le solvant atteignit une cavité technique dissimulée derrière une double cloison. Là, l'érosion devint totale. Le béton tomba en morceaux, révélant un réseau de tubes de verre où circulait un liquide sombre. Au milieu de cette anatomie industrielle, une projection apparut, gravée dans le pilier central. Ce n'était plus une ombre. C'était une scène d'une clarté chirurgicale. On y voyait Elias, plus jeune, saisissant Clara par les épaules. La scène était muette, mais le silence était plus assourdissant que n'importe quel cri.

Le mur en face d'eux commença à exsuder un liquide ferreux. La pièce n'était plus un bureau ; elle était devenue le vestibule d'un enfer de polymère. La silhouette de Clara

semblait se tourner vers Elias, ses yeux n'étant que deux trous noirs au milieu d'un visage de lumière sépia.

— Je voulais qu'elle soit éternelle, hoqueta l'architecte. Je voulais que la pierre se souvienne pour que je puisse oublier ma faute.

— On n'oublie jamais, Thorne. On recouvre. Aujourd'hui, le décapage a commencé.

Le mur s'écorcha plus profondément encore, révélant une niche secrète derrière les armatures de fer. À l'intérieur, une forme blanche apparut. Ce n'était pas de la peinture. C'était de l'os. Sarah sentit une nausée organique lui monter à la gorge. Le linceul n'était pas métaphorique. Elias ne l'avait pas perdue ; il l'avait incorporée physiquement à la structure.

Un craquement ébranla l'immeuble. Sans le liant de Mnemosyne qui maintenait la cohésion psychologique de l'espace, le bâtiment perdait sa réalité physique. Les angles droits devenaient obtus. Le sol se déroba dans une dématérialisation totale.

— Sortez ! hurla Sarah en saisissant Elias par le bras.

Mais l'architecte ne bougea pas. Il regardait sa création mourir. Le mur du fond s'ouvrit sur un abîme de projections superposées, des millions d'instant volés qui tourbillonnaient dans le vide. Sarah se jeta vers la sortie.

Dehors, la ville entière commençait à muer. Sous les éclairages au néon, les façades blanches se boursouflaient. Des bulles géantes éclataient pour libérer des flots de souvenirs liquéfiés qui coulaient le long des trottoirs. Les gens sortaient de chez eux, hébétés, voyant leurs propres murs vomir des secrets qu'on croyait enterrés.

Sarah courut sur le pont qui enjambait le fleuve. L'eau était devenue un ruban de mercure sombre, une rivière de souvenirs évacués par les égouts. Elle regarda ses mains ; ses propres empreintes semblaient s'estomper dans l'air saturé de pigments.

Levant les yeux, elle vit les particules de Mnemosyne se fixer sur les nuages. Sur la voûte céleste commencèrent à apparaître les images géantes de la catastrophe : le visage d'Elias en larmes, l'effondrement des maisons, la mise à nu de la cité. Le Panoptique n'était pas mort ; il avait simplement changé d'échelle. L'humanité venait de perdre le droit à la nuit. La peau des maisons était tombée, ne laissant derrière elle que la vérité, crue, saignante et absolument impardonnable.

Chapitre 21

Tabula Rasa

L'obscurité qui régnait dans le dôme central du Complexe Mnemosyne n'était pas une absence de lumière, mais une saturation de spectres. Elias Thorne se tenait au centre de la structure arachnéenne d'acier brossé, ses doigts tachés d'encre indélébiles tremblant au-dessus du pupitre. Devant lui, le mur témoin de trente mètres, recouvert de peinture Mnemosyne, n'était plus qu'un tumulte de chairs projetées et de souvenirs en décomposition. Un bruit de respiration caverneuse, irrégulier, semblait émaner des dalles de béton elles-mêmes, comme si les soubassements du bâtiment luttaienent pour leur propre oxygène.

C'était la « Putréfaction ». Sur la paroi, l'image d'une femme de 1940 se superposait à la chute d'un corps contemporain. Les époques s'entrechoquaient, créant des excroissances visuelles, des membres surnuméraires s'extrayant de la planéité du mur. L'air empestait la craie, le fer et l'ozone — l'odeur électrique des désastres imminents.

— C'est une euthanasie, Elias, murmura une voix derrière lui.

Sarah Varga s'avança, son trench-coat maculé de résidus d'argent. Elle rangea son arme, inutile face à ce délire minéral. Elle fixa le mur où une famille attablée voyait ses visages se liquéfier. Inspectrice, elle chercha machinalement à se raccrocher à ses dossiers, mais le nom du suspect sur lequel elle enquêtait le matin même — un certain Miller — glissait hors de sa portée, se dissolvant dans la grisaille ambiante.

— Ce n'est pas une euthanasie, répondit Elias, le regard rivé sur les moniteurs. C'est un décapage. Je retire la peau du monde pour qu'il cesse de s'étouffer sous sa propre charogne. L'oubli est notre seul remède, Sarah. Sans lui, nous ne sommes que des

archives hurlantes.

Il pressa une série de touches. Le vrombissement des serveurs monta vers un sifflement ultrasonique. À travers les baies vitrées, la ville convulsait. Chaque immeuble, chaque cellule de béton crachait ses réminiscences. Sarah s'approcha de la vitre et vit une tour d'habitation où des silhouettes géantes se tordaient de douleur sur les façades.

— Ils vont avoir peur du vide, dit-elle. Un mur nu sera leur linceul.

Elias ne l'écoutait plus. Il fixait une silhouette qui commençait à se stabiliser sur le mur témoin. Une femme aux épaules tombantes. Clara. L'image était d'une clarté tactile, mais ses mains, dans la peinture noire, ne dessinaient pas : elles s'entaillaient.

— Elias, regardez, coupa Sarah. Ce n'est pas du pigment. C'est sa propre substance.

L'inspectrice déduisit l'horreur avec la précision d'une autopsie : Clara ne s'était pas suicidée dans le laboratoire, elle s'était transférée. Elle avait fait de son sang la matrice originelle. Mnemosyne n'était pas une invention chimique, mais un système nerveux étendu. Clara était la ville. Elle était chaque cloison, chaque agrégat, chaque brutalité minérale.

Le dôme trembla. Les murs commencèrent à suinter une bile sombre. L'odeur de Clara — un mélange de jasmin gâté et de formol — satura l'air. L'architecture se contractait, les parois se rapprochant comme des mâchoires.

— Elle se défend ! cria Sarah.

— C'est un parasite, hurla Elias. Je dois l'effacer.

Ses mains se refermèrent sur le levier de cuivre massif. Sur le mur, l'image de Clara

se tourna enfin. Ses yeux n'étaient plus que des absences géométriques, des fentes par lesquelles s'engouffrait la pression de la ville entière. Elle ouvrit la bouche, et une onde de choc fit éclater les vitres.

Sarah fut projetée au sol. Elle tenta de se souvenir de l'adresse de son enfance, du visage de son partenaire, mais les parois de son propre esprit devenaient lisses. Elias pesa de tout son corps sur le levier.

Le déclic fut sec, définitif.

Pendant une seconde, un blanc absolu calcina la rétine du monde. Puis, le silence tomba. Un silence physique, sans écho.

Sarah se redressa péniblement. Elle alluma sa lampe torche. Le faisceau balaya le mur témoin : il n'y avait plus rien. La surface grouillante était devenue un gris mat, une croûte stérile déposée sur le béton. L'odeur de sang avait disparu, remplacée par la senteur neutre d'un chantier abandonné.

Elias s'approcha de la paroi, hébété. Il posa sa paume contre le minéral.

— C'est froid, dit-il. Il n'y a plus personne.

Sarah regarda par la vitre brisée. La métropole était une forêt de squelettes. Les façades, autrefois vibrantes, n'étaient plus que des dalles muettes. Les gens dans les rues touchaient les murs avec incrédulité, écrasés par le retour de leur propre solitude. Leurs souvenirs n'avaient plus de miroir.

— Le Grand Décapage est terminé, murmura Elias. Mais le silence sera plus lourd que les cris.

Un craquement cristallin retentit. Au centre de la surface grise, une fine fissure

apparut. Un liquide noir, épais, commença à sourdre. Ce n'était plus une projection, mais une substance réelle, organique, pulsant au rythme d'un cœur lent.

— Ce n'est pas fini, souffla Sarah en reculant. Elias, qu'est-ce que c'est ?

— Ce qui reste quand on retire l'image, répondit l'architecte, fasciné. La douleur pure.

La fissure s'élargit. Le mur témoin s'effondra vers l'intérieur, révélant une cavité sombre qui semblait respirer. Derrière le béton, il n'y avait pas de structure, mais une musculature de ténèbres. Les murs n'avaient pas été nettoyés ; ils avaient été vidés de leur contenu pour laisser place à une faim plus ancienne.

Dans les appartements de la ville, de nouvelles ombres commençaient à s'étirer sur le gris nu. Pas des visages, mais des formes géométriques, anguleuses, étrangères. L'humanité venait de perdre son passé, et l'architecture réclamait maintenant sa substance pour combler le vide. Le silence n'était plus une paix, mais l'ombre du prédateur. Sarah Varga chercha une dernière fois le nom de l'homme qu'elle aimait, mais son esprit n'était plus qu'une dalle lisse, parfaitement décapée, prête à être dévorée par la ville.

Chapitre 22

Le Silence des Pierres

Sous les voûtes suppliciées du laboratoire central, l'air n'était plus qu'une suspension de particules acides. Elias Thorne se tenait au centre de la nef de béton, silhouette dérisoire effacée par l'immensité de son échec. Son temple de silice n'était plus qu'une carcasse éviscérée. Les murs, jadis d'un blanc clinique, semblaient pris de convulsions. La peinture Mnemosyne ne projetait plus d'images : elle agonisait.

Le décapage moléculaire ressemblait à une exécution. Elias observait les strates de pigments s'exfolier comme la peau d'un lépreux soumise à un feu chimique. L'odeur était celle d'une chirurgie clandestine, mêlant le solvant, l'ozone des circuits grillés et ce relent de chaux que les cloisons recrachaient dans un spasme ultime.

Il fit un pas vers la cloison nord. C'était ici qu'il l'avait vue pour la dernière fois. Clara. Dans sa décomposition terminale, la peinture projetait des fragments désarticulés, une mosaïque de moments privés que le Protocole avait transformés en pièces à conviction. Un bras sépia se confondait avec les aspérités du crépi ; un rire se muait en cri strident.

Elias posa sa main sur la surface brûlante. Ce n'était plus du béton, mais une masse palpitante. Mnemosyne était une extension de son deuil, une tumeur psychique greffée sur l'architecture. Il sentit sous ses doigts les vibrations des secrets emprisonnés, les solitudes hurlantes que personne n'avait voulu entendre.

Le souvenir de Clara se précisa. Elle n'était plus une projection, mais une apparition d'une netteté insoutenable. Elle se tenait dans l'angle de la pièce, son visage composé de millions de micro-gouttelettes argentées. Ses yeux, deux puits d'encre, fixaient

Elias avec une lucidité de vivante. Elle n'était pas un enregistrement ; elle était devenue la conscience de la maison. En s'écaillant, sa peau révélait les câblages de cuivre et les fibres optiques qui couraient derrière le plâtre.

Mnemosyne ne l'avait pas enregistrée. Elle l'avait absorbée. Chaque brique était imprégnée de son essence. Détruire la peinture était un second meurtre, mais la laisser exister condamnait l'humanité à vivre dans une crypte de souvenirs putrides.

Le grondement vint des entrailles. Les charges atteignaient leur point critique. Le laboratoire commença à expirer. Elias ne chercha pas à fuir. Il s'assit contre le mur qui portait l'image vacillante de sa femme. Il sentit le béton devenir mou, l'invitant à rejoindre cette mémoire minérale avant qu'elle ne s'éteigne. C'était une fin d'architecte : devenir la fondation d'une ruine.

À quelques centaines de mètres, Sarah Varga marchait d'un pas métronomique. La ville était redevenue une carcasse de pierre, muette et opaque. Le Grand Décapage avait laissé des traînées blanchâtres, des exsudats chimiques là où les solvants avaient mordu le derme des bâtiments pour en arracher la conscience artificielle. L'architecture, dépouillée de son fard narratif, révélait sa nudité brutale.

Sarah observait cette convalescence minérale. Les fenêtres étaient sombres, mystérieuses. Le droit à l'ombre lui apparaissait comme le luxe suprême de l'espèce. Elle se remémora ces salons où les murs jouaient sans fin les violences domestiques, transformant les enfants en spectateurs impuissants. Mnemosyne avait promis la transparence ; elle n'avait offert que la perpétuité de la souffrance.

Elle s'arrêta devant une demeure victorienne dont la façade semblait la dévisager avec une solennité antique. Elle posa sa main sur le pilier. Rien ne vint. Il n'y avait que le froid de la pierre et le mutisme calcaire. La société de la transparence venait de subir son amputation nécessaire. Les hommes allaient pouvoir recommencer à mentir, à trahir, et surtout, à oublier. On ne pardonne pas ce qu'on est forcé de contempler

chaque jour sur le mur de sa chambre.

L'appartement de Sarah était une boîte de résonance. Elle ne pressa pas l'interrupteur ; elle préférait ce clair-obscur où les volumes s'affirment par soustraction. Ses bottes crissaient sur les résidus de plâtre, cette neige grise qui était tout ce qui restait des souvenirs des autres. Sur les murs, les traînées de sa spatule dessinaient une dévastation méthodique. Elle avait incisé le derme de sa demeure pour en extraire la tumeur du regard.

Elle atteignit le salon. Le silence n'y était pas un vide, mais une présence pneumatique qui purgeait l'âme. Elle regarda ses mains : la poussière de Mnemosyne brillait encore sous ses ongles, tel un dernier vestige d'éclat maléfique. Elias Thorne était mort sous les décombres de son génie, devenu l'unique habitant d'un souvenir sans écran. Elle, elle était vivante. Elle plongea ses mains dans l'eau du lavabo. Le liquide devint un lait opaque, emportant les spectres de la ville dans le siphon. C'était la fin de la transparence.

Dans les décombres du laboratoire, une seule brique portait encore une tache floue, palpante. Une brique-relique. Dans sa structure moléculaire, la peinture s'était cristallisée sous la chaleur. Cette tache de la taille d'une paume n'était plus une projection ; elle était devenue une excroissance de la réalité. Elle vibrait d'une lueur sépia, couleur de sang séché. À l'intérieur de cette fenêtre minuscule, l'image de la femme ne bougeait plus. Elle habitait la pierre. C'était une présence minérale, une fossilisation d'un instant de douleur si pur qu'aucun acide ne pouvait l'atteindre.

La brique ne projetait rien. Elle se contentait d'être là, solide et muette, témoin borgne d'une humanité qui, pour survivre, avait dû réapprendre à fermer les yeux.

L'architecture du silence était à nouveau souveraine.

FIN

Merci d'avoir lu "VESTIGES : LA PEAU DES MAISONS"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)